

## PRÉFACE

Alain reçu le grand prix national de littérature le 10 Mai 1951. Il devait décéder quelques jours plus tard, le 2 Juin 1951.

Le soin de préparer le traditionnel *Hommage*, réservé aux grands écrivains de la N.R.F après leur mort, fut confié à Maurice Savin. En septembre 1952 paraissait donc ce recueil. On y trouve entre autres signatures celles de Pierre Bost, de Samuel de Sacy, de Daniel Halévy, de Claude Mauriac, de Jeanne et Michel Alexandre, d'André Maurois, de Simone Pétrement, de Raymond Aron, d'Henri Mondor, d'Henry de Waroquier, et, aussi bien sûr, celle de Savin.

C'est dans ce contexte que Maurice Savin écrivit un long article intitulé *En Bretagne avec Alain*, qui devait prendre, quelques années plus tard, la forme d'un petit livre édité somptueusement en 1962 par le *Mercurie de France*, alors dirigé par S. de Sacy, fidèle ami et ancien disciple de Savin en Khâgne, au lycée Henri IV.

Cette parution fut sans doute celle qui donna le plus de joie à Savin. Tellement qu'il se mit à rédiger "*à la va comme je te pousse*" sur les marges de son bel exemplaire une sorte de prolongement. Celui-là même que nous présentons, à la suite d'*En Bretagne*.

D'autres écrits sur Alain suivront, pour la plupart réunis dans ce recueil. On remarquera que nous n'avons pas choisi de suivre l'ordre chronologique pour ordonner cette suite d'écrits. L'histoire ne peut à elle seule prétendre rendre compte de la signification des discours. Par delà l'impressionnante et constante originalité du style on aimerait donc que ce petit livre démontre au fil des pages comme une recherche de conni-

vence de plus en plus marquée avec son lecteur, comme un désir de dialogue amical et confiant.

Ces brèves remarques expliquent le choix du premier chapitre (le plus abstrait) intitulé *Esquisse d'une philosophie d'Alain*, reproduisant l'article consacré à Alain dans le *Dictionnaire des grands philosophes*, paru en 1954. Maurice Merleau-Ponty assurait la direction de cet ouvrage collectif (qui n'eut guère de retentissement). Il se tourna tout naturellement vers Savin qu'il connaissait et dont il appréciait le talent de chroniqueur de théâtre dans la revue des *Temps Modernes*, revue qu'il dirigea un moment aux côtés de Jean-Paul Sartre. Conformément à sa courtoisie ordinaire il n'hésita pas à lui accorder une totale liberté. Le lecteur pourra s'en persuader en découvrant cette prose toute elliptique et resserrée, superbe au demeurant, mais quelque peu déroutante pour qui est habitué à consulter des rubriques ou des exposés philosophiques dans un dictionnaire !

Le chapitre, *Sur le chemin des dunes avec Alain*, parut en 1959, dans la revue *La table ronde*, dirigée à l'époque par Pierre Sipriot. Ce texte prolonge le chapitre précédent puisqu'il est encore question de rendre hommage au professeur Alain, entendez non plus au professeur de philosophie mais de peinture...

L'avant dernier et le dernier chapitre désignent d'eux-mêmes leur origine éditoriale : la N.R.F. On notera que l'allure de la prose et son contenu y sont de plus en plus libres, presque désinvoltes. Sans doute parce que le type de relation que Savin instaure avec son lecteur change de perspective : ce ne sont plus, ou du moins plus seulement, des souvenirs pleins de ferveur, d'admiration et de réflexion. Le jugement sur l'homme et l'oeuvre prend le dessus. L'élève et le disciple sont toujours présents, mais en arrière fond. C'est l'ami d'Alain qui s'adresse à nous, l'ami fidèle parmi les fidèles et le lecteur toujours ravi de cette prose sans pareille.

Le titre donné à cet ensemble d'écrits, *Avec Alain*, semblait aller de soi. Autant dire une sorte d'Apologie. Peut-être. Mais peut-on risquer une quelconque comparaison avec celle du divin Platon ?

Je me devais, mais comment l'aurais-je pu en quelques lignes, de dire et décrire l'autre aspect de la relation amicale : celle d'Alain envers Savin. On conviendra que ce n'était pas une tâche facile. En revanche la lecture des dédicaces que l'auteur des *Dieux* écrivit à Savin pouvait judicieusement servir de référence au lecteur pour s'en faire une idée. On les trouvera donc réunies dans l'Introduction.<sup>1</sup>

Précisons que Monique More-Lamblin fut la compagne fidèle d'Alain, celle qui l'aida, mais le mot est trop faible, à écrire et écrire encore. Elle devait malheureusement décéder en 1942, laissant notre Alain

---

<sup>1</sup> Ces dédicaces ont été publiées dans le bulletin n° 47 de l'Association des Amis d'Alain (Dec 1978)

en quelque sorte veuf, mais heureusement aimé depuis toujours par Gabrielle Landormy qu'il épousa tardivement.

Lorsqu'à son tour Gabrielle Landormy nous quitta en 1968, elle confia à Savin la gestion de l'oeuvre d'Alain que Savin à son tour confia à Robert Bourgne.

A la mort de Savin, en Septembre 1978, certains de ses amis et de ses anciens élèves savaient que ce fils spirituel d'Alain laissait derrière lui une oeuvre considérable. Composée de romans (*Le Verseau*, *Saint Rien*, *La Folie*), de contes (*Le prince trop beau*, *Qui dit vrai*) de pièces de théâtre (*Angélique ou les naufragés*, *La guitare de Rachel*), d'un volumineux ensemble d'analyses sur l'écriture des auteurs de théâtre regroupées sous le titre *Pour une dramaturgie*, d'une *Etude sur les Présocratiques*, et enfin d'un immense *Journal*. Certains de ces ouvrages ont paru, mais sont épuisés à ce jour...

Pendant près de 20 ans professeur de Khâgne au lycée Louis-le Grand à Paris, Savin est connu d'un petit cénacle littéraire et philosophique parisien. Régis Debray, par exemple, qui fut un de ses plus brillants élèves, mentionne son nom dans son ouvrage *Le Pouvoir intellectuel en France*, le désignant comme le dernier représentant de cette lignée de philosophes humanistes et spiritualistes, issue de Jules Lagneau. Lagneau dont on sait qu'Alain se voulu le fidèle disciple.

Parmi tous ceux, intimes et moins intimes qui ont rencontré Savin, certains estiment qu' M.M.L (telle fut sa signature de peintre, faites des initiales de ses trois prénoms Maurice Marie-Léonce) a produit une oeuvre picturale aussi imposante que son oeuvre littéraire. La question reste ouverte. Toujours est-il que cet aspect de son oeuvre fut immédiatement accessible auprès du public, après sa mort. La signature d'M.M.L s'est donc inscrite peu à peu et tout naturellement en terre Bretonne, dans la mouvance de l'École de Pont-Aven, non sans l'aide généreuse et amicale de son ami Claude Huart, peintre et graveur. Quelques unes de ses huiles ou de ses pastels font partie désormais du patrimoine des Musées de Vannes, de Quimper et de Pont-Aven.

M.M.L Savin me fit l'amitié de me léguer son oeuvre en me confiant le soin de m'en occuper comme je pourrais. Plusieurs expositions, au Pouldu, à Lorient et à Pont-Aven, ont contribuées à faire connaître et reconnaître le peintre. Puisse ce petit livre contribuer à faire redécouvrir l'écrivain, je préférerais dire le poète...

Aussi je ne résiste pas à clore cette brève Préface par un portrait d'Alain, extrait du Journal de Savin, sorte d'avant goût des pages qui vont suivre.

*Il avait la tête de plus que nous, et quel tour de tête ! Mais ce n'était pas la tête que l'on remarquait en premier lieu, tant elle avait de juste rapport à l'ensemble de la masse, qui frappait d'abord. On voyait quelque chose qui avait le solide et le rocheux d'une chose, mais qui était un homme, la courtoisie aussitôt, l'ouverture, le sourire d'un homme; le regard bleu, d'un bleu clair de ciel très clair, sans violette ni rien de fleur bleue: un bleu d'esprit. A chaque instant, l'instant neuf, l'ensemble s'accordait à l'ensemble, qu'il s'agisse de parler, de voir, d'écouter; la pensée partout comme le bleu clair du regard clair. Il était sans bavardage, il disait aussi clair que le regard, rapidement, sans redire; la variation du thème, indéfiniment, ce n'est pas répéter, c'est varier, comme la fugue varie, étend le thème aux limites de l'univers. Mais il s'arrêtait avant l'univers ! Il avait une façon de lever la main qui arrêtait, qui fixait la parole, qui lui défendait de se croire une parole universelle. Il assurait son pas, sans parler. Quand je l'ai connu, il aimait à marquer qu'un pas était chose difficile, un pas sur la dune du Pouldu, ou sur la fausse montée, qui monte pourtant, de la colline Sainte-Geneviève. C'était un pas paysan. Il voulait ce pas, et se voulait paysan, comme il acceptait et voulait sans doute le léger accent de Mortagne-au-Perche. C'était le refus d'être parisien.*

*Il sifflotait en marchant en marquant qu'il marchait et que la marche était marche. On ne reconnaissait pas quoi: ce devait être Bach, Schumann ou Beethoven, ou quelque air qu'il avait en tête; car il composait en musicien aussi, comme il peignait en peintre. Il ne disait pas. Il n'expliquait pas. Il ouvrait le piano; il prenait la boîte aux couleurs, comme il écrivait sur le papier, le format ministre ou commerce en deux plié, un recto, l'autre verso. C'était un propos. Il n'y avait pas de rature, ni rien à dire, si l'on avait l'honneur de lire. Je dis « honneur ». Cela risque de fausser Alain.*

*Faire l'honneur de se faire lire, ce n'était pas de lui. On lisait si l'on était là. Quand il n'y aurait eu personne il aurait écrit. Aurait-il écrit ? J'oublie cet horizon d'amitié qui était le sien, il était ami, par le regard bleu, par la masse et par la tête. Il imposait en quelque sorte l'amitié, le désir ou le devoir de penser, par cette tête qu'il avait au-dessus de nous.*

\*

## DÉDICACES D'ALAIN A SAVIN EN GUISE D'INTRODUCTION

*PROPOS SUR LE BONHEUR* Cahier du Capricorne n°1.  
1925. Chez Jo Fabre. Nîmes. A l'enseigne de la Fantaisie.  
Exemplaire n° 18.  
Pour Maurice Savin,  
1• Le sérieux est souvent un antre de bêtise.  
2• C'est surtout avec soi-même qu'il importe  
d'avoir de l'esprit.  
3• Toutes les pensées confuses sont pour l'injustice.  
ALAIN. (Au Pouldu, le 24 septembre 1933)

*PROPOS DE POLITIQUE* Édition Rieder. 1934.  
Pour Maurice Savin,  
Pour le lionceau fraternité aux vieux lions. Contre Paris-Plaisir et  
les gens de maison.  
Vive la République.  
ALAIN. (Le 10 février 1934)

*LES DIEUX* 1934. Exemplaire n° 5568. N.R.F.  
Pour mon cher Maurice Savin,  
En souvenir de cette fontaine où nous vîmes tout, qui  
n'était rien.  
ALAIN. (Le 18 mai 1934)

*EN LISANT BALZAC* Édition originale. 1935.  
Laboratoire Martinet. Paris.  
Pour Maurice Savin, Dès qu'on ne se propose pas de penser, tout va  
beaucoup mieux.  
Affectueusement,  
ALAIN. (le 21 mars 1935)

*STENDHAL* Édition Rieder. 1935.  
Pour Maurice Savin,  
La littérature est le refuge du philosophe. Là il peut donner comme  
vrai ce qui n'est que sage. Là il apprivoise les sots.  
En toute amitié,  
ALAIN. (Le 30 mai 1935)

*PROPOS D'ECONOMIQUE* N.R.F. 1934.

Exemplaire n° 181.  
 Pour Maurice Savin,  
 L'argent est par essence une chose dont on manque.  
 Fraternellement,  
 ALAIN. (Le 31 juillet 1935)

*ENTRETIENS AU BORD DE LA MER* N.R.F. 1931.  
 Exemplaire n° 2683.  
 Pour Maurice Savin,  
 Contre ceux qui croient que la raison mène le monde et  
 que les lois de la Nature sont les lois de l'esprit.  
 Contre ceux qui croient que le monde déforme l'espace.  
 Contre ceux qui croient que notre destin est écrit.  
 En souvenir du Pouldu et de la boîte à couleurs, et du  
 Cormoran. A vous de cœur,  
 ALAIN. (Le 7 janvier 1936)

*SYSTEME DES BEAUX ARTS* N.R.F. 7e édition.  
 Pour Maurice Savin,  
 Le beau est plus puissant que plaisant. Le goût est la manière infé-  
 rieure de décider du beau d'après le plaisir. Le sublime est l'axe du  
 beau. A vous de cœur,  
 ALAIN. (Le Mardi gras 1936)

*QUATRE-VINGT-UN CHAPITRES SUR L'ESPRIT ET  
 LES PASSIONS* Paris, à l'Emancipatrice. 1917.  
 Exemplaire n° 4.  
 Pour Maurice Savin,  
 L'esprit au cachot, fabriquant des opinions de lisière... De  
 cœur,  
 ALAIN. (Le 21 février 1936)

*ETUDE SUR DESCARTES* Édition Hartmann. 1928.  
 Pour Maurice Savin,  
 Ce qui nous manque pour comprendre Descartes  
 (disais-je), c'est l'intelligence. Ils ne voient pas que le  
 moindre jugement enferme le doute, le malin génie, et la  
 générosité. *Les Méditations* sont le thème de tout homme  
 qui réfléchit au coin de son feu. Car il s'agit de n'être pas  
 dupe de soi. Ne pas *se tromper*. A vous de cœur,  
 ALAIN. (Le 1<sup>er</sup> mars 1936)

*LA JEUNE PARQUE* Poème de Paul VALÉRY  
 commenté par ALAIN Exemplaire de Presse. 1936.  
 (avec deux dédicaces l'une d'Alain, l'autre de P. Valéry)

Pour M. Maurice Savin,

Le sublime est une matière aussi rebelle que la brique. Il faut attendre... L'humeur n'achève rien.  
 Bien affectueusement,  
 ALAIN. (Le 8 mars 1936)

Pour Maurice Savin, Oui, il faut attendre ! et je cite la Jeune Parque ci incluse  
 « Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie. »  
 Paul VALÉRY.

*PROPOS DE LITTÉRATURE* Chez Hartmann. 1934.

Exemplaire n° 46.

Pour Maurice Savin,

Notre ambition fut de changer la philosophie en littérature, et, au rebours, la littérature en philosophie. C'est remettre ensemble la matière et la forme. Vous vous rappelez comme nous tirions les idées, toutes les idées d'Homère et d'Horace. Mais ce beau secret en recouvre un autre. Il faut arriver à savoir comment la forme déterminée (prédétermine) comme dans le poète, saisit l'idée à l'imprévu, et subitement (pourvu qu'on attende). Et cette rhétorique comprend toute la rhétorique.

Dans les essais qui suivent vous verrez apparaître ces idées, un peu plus dessinées depuis dans les commentaires de la Jeune Parque. Il faut suivre ce chemin difficile, car il n'y en a point d'autre. Ce qui n'est pas inspiré à miracle est de nul effet, même en prose. Je dis de nul effet, même sur l'auteur lui-même, qui ne peut continuer que ce qui l'étonne. Le travail de la réflexion a de quoi étonner.

En souvenir de la Cagne et très affectueusement,  
 ALAIN. (Le 8 mars 1936)

*HISTOIRE DE MES PENSEES* Gallimard. Ex. H.C. n° 347. 1936.

Pour Maurice Savin, Ce livre qu'il a vu naître et grandir. Le style est un emportement sur le plat.

Très affectueusement,

ALAIN (Le 29 juin 1936)

*LES PROPOS D'ALAIN* Tome 1 Édition originale. E.

n° 707. N.R.F.

Pour Maurice Savin,

Ce recueil rare fait par Michel Arnauld (Drouin) et fort bien fait.

Bien affectueusement,

ALAIN. (Le 7 juillet 1936)

*MARS OU LA GUERRE JUGÉE* N.R.F. 8e édition.

Pour Mon cher Maurice Savin,

N'importe quel officier l'emporte pour l'action; l'esprit en est humilié.

Toute amitié,

ALAIN. (Le 17 janvier 1937)

*SOUVENIRS DE GUERRE* Édition Hartmann. 1937. Exemplaire H.C.

Pour Maurice Savin,

Cet essai de prose naturelle, ou de récit tout simple sans aucune prétention à la vérité, dans l'apparence pure et simple. C'est là exactement le contraire du romanesque (donc la source du romanesque). Faites charité de votre attention à ce style imperceptible.

Bien affectueusement,

ALAIN. (Le 15 mai 1937)

*AVEC BALZAC* N.R.F. 1937. Exemplaire n° 132.

Pour Maurice Savin, Tous ces bonshommes sans lesquels nous ne serions rien. Bien affectueusement,

ALAIN. (Le 7 juillet 1937)

La filiation littéraire est un mystère.

*ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR* Chez Hartmann. Exemplaire H.C. 1937.

Pour Maurice Savin,

Notre cher enfant (l'abbé qui bénit, bénit... de la page 118). Vous savez que ma troisième manière (les soucoupes...) vous doit beaucoup. Mais vous me devez beaucoup plus encore. Vous paierez aux cagneux de l'avenir en cette même monnaie de singe que je vous ai rendue familière. Laissons nous vivre sans trop « *tendre le jarret et lever la taite* ».

Il faut de la facilité. Il faut de tout. Il y a de tout. Tout va bien ami.

ALAIN. (Le 30 octobre 1937)

*note : L'expression « tendre le jarret et lever la tête » est une expression d'un adjudant du Prytanée militaire de La Flèche que Maurice Savin se plaisait à imiter. Elle résumait à ses yeux une grande partie de la morale militaire. P.S. Lancer des soucoupes ou lancer des aphorismes.*

*LES SAISONS DE L'ESPRIT* N.R.F. 1937.

Exemplaire n° 127 H.C.

Pour Maurice Savin,

Mon cher Savin, voici qui va compléter la préface aux Dieux, si nécessaire. Vous y retrouverez, vous, l'Académie Mallarmé fondée dans le pré du faune. C'est la poésie qui est ici célébrée directement

par une imitation systématique de ses puissants procédés, qui communique à la prise un mouvement de navire. Je vous invite à cette croisière aux îles des Dieux. Flottez pavillons !

Cordialement mon cher enfant,  
ALAIN. (Le 28 novembre 1937)

Tante Monique a plus d'un titre pour vous offrir aussi ce choix qui est son œuvre préférée. Je vous l'offre de sa part; et c'est une occasion de noter pour les historiens un patient travail dont nul autre que vous et moi n'a l'idée. Mondor disait aujourd'hui même que les écrivains ne sont guère aidés. Ce n'est pas aidé que je suis, c'est porté. Honneur à Tante Monique, présidente de toutes les réunions à venir de l'Académie Mallarmé.

Pour Tante Monique je fais ici une croix.

*PROPOS SUR LA RELIGION* Édition Rieder. 1938.

Pour Maurice Savin,  
Le ton à demi conservateur de ce recueil s'accorde bien avec la formation de Savin, enfant de la Flèche, riche de toutes les valeurs fiduciaires, etc. Bien affectueusement.  
ALAIN. (Le 23 octobre 1938)

*ESQUISSES DE L'HOMME* N.R.F. 1938.

Exemplaire H.C. n° 87.

Pour mon cher Maurice Savin  
Ce recueil de tante Mo., qui est parmi les bons. Mon cher Savin, voici des notions en tas, c'est-à-dire comme il ne faut pas. A vous de travailler la Logique de l'ordre et de trouver le fil. Ou bien peut-être le fil n'a pas du tout d'importance et vive la Société des Notions ! (Si je puis dire). Bien affectueusement, en pensant à vos 300 compositions,  
ALAIN. (Le 11 novembre 1938)

*SUITE A MARS (CONVULSIONS)* N.R.F. 1939.

Exemplaire n° 96.

Pour Maurice Savin,  
Mon cher Maurice, comme vous savez j'ai rassemblé ici près de 200 propos tous écrits entre mars 21 et juillet 28. Ce sont donc les réflexions d'un philosophe qui est revenu de la guerre, et qui jouissait provisoirement de la paix. Réflexions naturelles et inévitables; certes j'aimerais mieux ne plus traiter ce sombre sujet, mais rien ne vous dispense de recevoir mes livres quel qu'en soit le sujet.  
Grande amitié mon cher Maurice,

ALAIN. (Le 23 mars 1939)

*MINERVE OU DE LA SAGESSE* Hartmann. 1934.

Pour mon cher Savin,

Mon cher Maurice, voici un livre qui vous ramènera à la philosophie, ce qui définira mieux votre *conscience intellectuelle*. En effet il ne s'agit pas maintenant de décider des actions en choisissant une certaine manière de penser.

Bien affectueusement à vous, mon cher Cagneux.

ALAIN. (Le 23 mars 1939)

*SUITE A MARS ECHEC DE LA FORCE* N.R.F. 1939. Exemplaire n° 92.

Pour Maurice Savin,

Mon cher ami, en relisant de vieux propos je les ai trouvés dignes d'être conservés et vous penserez que les perspectives politiques se ferment ici comme elles se sont fermées à notre vue. Voilà donc une sorte d'histoire dont vous aurez à vous souvenir.

Très affectueusement mon cher ami,

ALAIN. (Le 7 mai 1939)

*PRELIMINAIRES A L'ESTHETIQUE* N.R.F. 1939.

Exemplaire H.C. n° 70.

Pour Maurice Savin,

Afin de lui rappeler le temps où nous cherchions des idées esthétiques. Cette recherche n'est pas finie; elle est venue s'exercer sur la poésie, et nous finissons par savoir ce que c'est que la prose.

Bien affectueusement mon cher Maurice,

ALAIN. (Le 6 octobre 1940)

*ELEMENTS DE PHILOSOPHIE* N.R.F. 1941. S.P.

Pour Maurice Savin,

Les soirs que nous devons à notre esprit tout seul sont fort peu de chose. Très amicalement,

ALAIN. (Le 5 août 1941)

*ABREGES POUR LES AVEUGLES* Hartmann. 1943.

Exemplaire n° 11.

Pour mon cher Savin, Qui a pris soin de corriger ce volume et qui l'a voulu presque parfait, comme il est. De l'ouvrage je n'ai rien à vous dire. Vous le connaissez mieux que moi. Nous en ferons d'autres !

ALAIN. (Le 1<sup>er</sup> octobre 1943)

*PRELIMINAIRES A LA MYTHOLOGIE* Hartmann. 1943.

Exemplaire n° 6.

Pour mon cher Maurice Savin

Ce livre vous appartient, c'est vous qui l'avez fait. J'ai cru lire une rédaction des leçons de cagne de Henri IV, et vous avez bien raison de dire que toute la philosophie y est (et grâce à vous !). Soyez heureux de contempler votre œuvre ! Bien affectueusement à vous,  
ALAIN. (Le 12 janvier 1944)

*ONZE CHAPITRES SUR PLATON* Hartmann. 1928. Exemplaire H.C.

Mon cher Savin,

En tournant les pages de ce livre, car (j'ai tout relu) je suis tombé sur une admirable image que j'y ai laissée (sur une carte, v. p. 64)\*. Il m'a semblé que c'était mon propre visage et mes yeux dilatés par une sorte de terreur, tant l'aventure de la vie, dans Platon, paraît redoutable. Cette remarque peut servir de préface à ce livre, pour vous qui savez lire. Et voilà le cadeau que je vous fais, en remerciement de tout ce que vous faites pour moi, Glaucon le marin que je suis.

Merci encore et tendrement votre vieux ami,

ALAIN. (Le 28 février 1944)

\* Eve de Michel Ange. Chapelle Sixtine.

*SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU* N.R.F. 1925.

Exemplaire n° 54.

Pour mon cher Savin,

Je viens de lire ce livre et je l'ai trouvé beau, j'y ai mis des notes très utiles. Me voilà plongé une fois de plus dans la situation de disciple, avec la satisfaction de sentir que l'admiration n'a nullement diminué. Quand je me mets à la place du lecteur, j'arrive quelquefois à croire que cette philosophie de Lagneau est maintenant connue ! C'est beaucoup espérer de la langue française, beaucoup mais non point trop; l'affection fait des miracles.

C'est un bonheur pour moi de vous donner, en quelque façon un tel livre.

C'est une manière de vous assurer de mon amitié. A vous,

ALAIN. (Le 10 mai 1944)

*LES AVENTURES DU CŒUR* Hartmann. 1945.

Pour mon cher Savin, Ce livre qu'il a vu naître, et qu'il a trouvé bon. Heureux de vous offrir ce bel exemplaire. Et fassent les Dieux que nous soyons vous et moi au bout de toutes les aventures du cœur ! A vous mon cher ami,

ALAIN. (Le 11 novembre 1945)

*LETTRES SUR KANT* Hartmann. 1946.

A mon cher ami Maurice Savin,  
Ce livre qu'il connaît bien et ce Kant où il reconnaîtra une des leçons d'autrefois à H. IV. Vous le comprendrez sans peine mon cher ami, car, sur Kant vous n'avez lu que Kant lui même; c'est ce qui vous a fait considérer comme un esprit dangereux et chimérique... Mais il n'en est rien; vous êtes l'homme de la Dramaturgie Parisienne et là-dessus vous êtes bien informé et technicien accompli. Tous mes vœux pour cette belle carrière, qui est, logiquement, la préface à toute Littérature, etc. Immense programme et bon succès mon cher ami Savin.

ALAIN. (Le 9 décembre 1946)

*HUMANITES* Collection Parentès Méridien.

Édition originale. 1946. Exemplaire S.P.

A mon cher Maurice Savin,  
Ce livre vous est bien dû. Car c'est vous qui l'avez fait. Il est bon à lire, et j'y ai trouvé des choses oubliées de bon style. Merci de tous vos soins. J'espère vous voir bientôt. Affectueusement,  
ALAIN. (Le 15 avril 1947)

*PROPOS SUR L'ESTHETIQUE* P.U.F. 1949.

Pour Maurice Savin

Mon cher ami, voici un petit recueil qui vous plaira, d'abord parce qu'il est petit, ensuite parce qu'il est obscur, (j'entends qu'il ne cherche pas à rendre claires les choses obscures et aussi que sur les choses claires il projette quelquefois des obscurités.) Clarum per obscurius a dit Lagneau. Observez donc ce petit monde et réjouissez vous.

Bien amicalement à vous,

ALAIN. (Le 10 février 1949)

*SPINOZA* Paul Delaplane ed.

Pour mon vieux Maurice Savin,

Mon cher ami, vous êtes le plus ancien et le plus fidèle de mes élèves. Ce Spinoza vous est bien dû, en récompense de votre attention infatigable, et d'une constante bonne humeur.

Le souvenir de cet heureux temps est, par lui-même, bon.

Donc en souvenir du souvenir à vous de cœur, mon cher Savin,

ALAIN. (Le 27 juillet 1949)

*ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR* Hartmann. 1949.

Exemplaire destiné au Pouldu où sont tant de mes pensées et les meilleures. Donné à Savin.

ALAIN. (Le 27 juillet 1949)

*PROPOS SUR L'EDUCATION* P.U.F. 1948.  
Pour Savin

ALAIN. (En souvenir du 10 mai 1951)

\* \*

\*

## ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE D'ALAIN

Un nom qui de Pontivy à tout le reste de la Bretagne n'est qu'à peine un nom, tant il est commun, sur le duc ou le matelot ; comme on dirait Gros-Jean ou Maître-Pierre. Il le choisit d'abord pour signer sans signer des papiers au galop, où il se délivre du professeur qu'il est et des titres qu'il a. Cela fait presque deux hommes et deux renommées, qui grandissent à part. Alain, ce journaliste, à Lorient, Rouen ou Paris, qui bravement défend la République, qui est laïque comme on serait Chouan, qui est égalitaire et Jacobin, à désarmer l'ironie des élites toujours plus ou moins sabre et goupillon et d'instinct contre la racaille. Émile Chartier le professeur, d'un poste à l'autre, le plus célèbre bientôt des professeurs de son époque, sans faste ni parade, d'un sérieux inimitable, qui savait être de la grâce. Indifférent à l'auditoire, attentif au détail de son métier difficile, qu'il exigeait de soi difficile, et s'y mettait tout, l'homme qui avait une connaissance de l'homme au-delà de l'universitaire, l'ami des livres, qui en dévorait de toutes les sortes, l'artiste aussi, peinture ou musique, poète comme sans y penser ; et jamais la moindre prédication partisane. Une carrière de quarante années, la même joie d'un bout à l'autre, tout à neuf comme au premier jour. Cette gloire, l'une des rares qui soient vraies, a du secret pourtant, car elle était secrète. Il fallait être témoin, et même il ne suffisait point d'être là. Il arrive que de bons esprits, qui ne demanderaient pas mieux, disent leur regret de ces cours perdus comme sont les cours, et d'autres, qui écoutaient, attendent encore, comme si l'œuvre d'Émile Chartier n'était pas celle, sous prénom breton, signée Alain.

Journaliste ? Autant dire tribun : on ameute ; on recrute ; l'orateur s'est glissé chez vous. Soutenez et votez. Comme dit l'autre, abêtis-

sez-vous. Vous serez d'un parti, bien fier d'en être. Les Républicains semblent avouer que la République aussi est de persuasion. Force ou douceur, le trémolo ou l'invective, il ne s'agit que de grossir la troupe. L'orateur, qui est l'entraîneur, attend l'acclamation qui sacrera le César nouveau. Ou, quelle manie serait-ce, de chaque jour écrire et se faire lire par vingt mille abonnés et de ne pas souhaiter seulement d'être conseiller municipal ? De 1906 à 1914 Alain fut ce journaliste-là, qui a sauvé l'espèce, qui n'écrivait qu'à soi et ne songeait du tout aux vingt mille, qui s'établit d'emblée dans la solitude qui devait être la sienne toujours. Il ne cherche pas à convertir mais à s'éclairer. Il n'a pas une doctrine qu'il répandrait. Il est d'avant toutes les doctrines, quoiqu'il les sache toutes. Il n'a pour tout bien que l'entêtement de comprendre et vouloir comprendre ; obscurcir d'abord s'il faut, car on croit comprendre souvent par la joie comme artisanale (ou scolaire) d'assembler des clartés et des raisons qui ne sont pas les nôtres, qui ne sont que des évidences empruntées, des discours reçus vénérables parce qu'ils sont reçus. L'étrange tribun ! On penserait plutôt à quelque Socrate quotidien qui nie tout, qui ne part que de la certitude en poudre, qui ne craint pas de rire au nez, même si le nez a du prestige dans la République.

On doit un souvenir d'estime aux fervents qui ont encouragé et protégé ce solitaire entre tous (Nietzsche ne fut pas plus solitaire) qui n'avait pas promis de soutenir tel ou tel parti, mais l'homme libre, soi libre, quelle que fût la conclusion et même si l'homme libre argumentait la paix farouchement quand la République elle-même inclinait à la guerre. Pendant neuf ans, il eut la permission de tout dire comme il le pensait ; piquer, choquer, redresser, écrire ce franc monologue, comme un examen d'Alain par Alain, car la passion ou la sottise sont de tous, et nous commençons par là. Très vite il avait trouvé sa forme ; elle se déduisait de l'étendue ; ce court billet ou *Propos* de première page dans la *Dépêche de Rouen*. Cela tuait le pédantisme. C'était une fois pour toutes, sans passé ni lendemain. Le lecteur, n'importe qui ; il achète et lit par hasard. Et la signature, Alain, comme une cabriole. C'est alors que la langue maternelle étincelle de tous ses feux. De moi à toi comme de moi à moi ; dense et serré comme je parle à moi ; l'éloquence veut trop de temps, j'ai tout à dire et je n'ai que quelques mots à te pouvoir dire ! Ce fut la naissance d'un style ; le sacrifice, de règle stricte ; et donc classique par les nécessités étrangleuses ; le détail dans le détail, la nuance dans la nuance. Un marron sculpté, dira Barrès. Alain, de culture antique, pensait à ces chapitres d'Aristote, à graver sur pierre.

Il se fit un public et des zéloteurs. On se rencontrait à Montparnasse quand on y venait chercher la *Dépêche*, c'est-à-dire le *Propos d'Alain*. Alain, dans son retrait, rarement content, comme il était rarement content de ses propres cours. Il avait un geste, au roulement du tambour, pour dire : tant pis ! Et pliait ses notes sans ajouter. Ces exercices, espace ou temps à portion fixe, sont proprement d'artiste ; cela ne déplaisait pas

au philosophe. La philosophie de ce temps méprisait volontiers la forme ; elle donnait dans la dispute ou le jargon. Alain aimait à rappeler ce mot de Proudhon à Renouvier : "La preuve que vous ne pensez pas vrai, c'est que vous écrivez mal." Et Durkheim déjà, corrigeant une copie d'Émile Chartier : "Vous écrivez trop bien." Imaginez le regard de Goethe en réponse. Les zéloteurs (Henri Mondor témoigne par son Cahier bleu) collaient les *Propos* comme des timbres. Il y eut des cahiers un peu partout. On ne collait pas tout ; mais, chaque jour, au moins un trait mémorable, sans âge, comme le beau quand il est beau. Dès le début, souvent, le *Propos* tout de ce beau simple, à le garder devant soi sans épuiser la surprise d'une prose à la française, qui n'a pas eu à décider de son origine, qui a l'accent, le sourire, la respiration d'un homme, les tons, les humeurs, la carrure et la stature qu'il avait, une force, une délicatesse forestières, le regard bleu de bleu, son regard. Un oiseleur presque à hauteur de branches, qui n'est pas né de la poussière des livres, qui serait ce bûcheron terrible s'il laissait aller ; mais son affaire est de ne pas laisser. Il suspend le pas, la voix. Sagesse, jugement, gouvernement, d'urgence vitale, quand la vie s'étoufferait de trop de puissance. Ce ne sont plus des problèmes par thèse et antithèse. Puisqu'on accepte qu'un homme parle, voici les propos qu'il se tient, directement ; vous, qui écoutez en silence, et lui n'oublie pas que vous écoutez.

On dirait une promenade côte à côte. La franchise y trouve son effet le plus vif par un équilibre de courtoisie, qui veut négliger le tien le mien, et ne considérer que le nôtre, le tout homme dans l'homme, que je ne sais que par moi, que tu sauras de toi. Quand le lecteur reconnaît, l'amitié s'éveille. Alors, il s'aperçoit qu'elle était la lumière de la beauté si simple. Prêcher les autres, quelle impudeur ! Mais Alain, cet anonyme, peut dire quel il est, quel tout homme pour tout homme. L'anecdote n'est que rencontre et n'est que rien. Alain a inventé ce genre de la confidence vraie qui répudie la confidence. Nul ne s'est peint au plus exact, finalement, mais sans l'urinal de Montaigne et la braguette d'Henri Brulard, dont il avait horreur (et pourtant il idolâtrait Stendhal). Tel fut le journaliste, on oserait, il faut dire : naïf. Sa juridiction s'étend aux limites de soi. Plus outre, c'est aussi loin que les étoiles. Sur trois mille *Propos* d'avant Quatorze, combien de ces chefs-d'œuvre circonscrits ? Si ceux d'un peu plus tard s'en mêlent, à eux l'inventaire. La guerre imposa le silence, tout autre que la pudeur. Il avait juré de partir et partit. S'il avait été tué sous Verdun, serait-il Alain ? Qui trierait à la volée, parmi les trois mille, la piété aidant, que de pages, que de sagesse, que de beautés de prose déjà ! Assez pour illustrer le prénom qui ne se voulait un nom. Alain cependant hésitait et ne l'était encore tant qu'il était Émile Chartier le professeur, qui avait domaine à part.

Le philosophe perçait partout dans les *Propos* de la *Dépêche*. Et même le professeur, mais professeur comme en vacances, qui se souvient au vol, un conte de Platon, une remarque de Descartes. Cet air de familia-

rité ne trompe point. Un art d'analyste aussi, dont l'exemple n'est que chez les grands ; une patience de forçat à défaire les nœuds des nœuds : attendez ! N'avez-vous pas loisirs ?... A cette ruse de ralentir et de reprendre, sans fin reprendre, on aurait dénoncé le philosophe, j'entends de race pure. L'enthousiasme seul aurait pu tromper, qui n'est pas ordinaire ni même recommandé. Alain, de Spinoza ou des Stoïciens, comme un chrétien parle de l'Évangile. Les jurys se méfient de la ferveur. Et, pour tout dire, ce qu'il y avait de poète dans le journaliste des *Propos* et qui éclatait partout, cela vous sentait l'hérétique, le sophiste peut-être ! Les philosophes du métier sont pointilleux à leur privilège d'introductions dormitives et de style plat. Et de disséquer, pour qu'il y ait assurance que tout soit mort, Socrate mort. Cet Alain, qui ressuscitait les morts ! On ne dit pas assez qu'Alain connaissait admirablement toute la philosophie, sottises comprises, et l'enseignait. Mais connaître ainsi, dont il s'animait (plutôt de rire que de colère), distribuant les têtes quand elles manquaient, c'était la partie honteuse du connaître. Quand on est par nature à hauteur de branches, on ne peut tolérer d'abord de penser si ras. Puis, si l'on continue de penser au plus haut, oui : on s'apprivoise à descendre. Mais quel regard de son bleu, à vingt ans, lui qui savait le ciel, les nombres, les oiseaux, hommes et femmes déjà, et savait voir, et que c'était là probablement tout le savoir !

Sa chance : il vit Lagneau, quand il ne s'attendait à rien du tout qu'aux pitreries indispensables (thèse antithèse), à de la philosophie comme on croit qu'elle est et qui n'est que des recettes et des politesses (il faut bien vivre !). Au jeu de se dire : qu'eut-il été ? Trop vite de répondre : Chartier sans Lagneau rien de Chartier. Qui de nature est grand finira par l'être. Musicien, tacticien, astronome, banquier, romancier ? L'homme avait tant de facilité à magnifiquement l'être ! Mais je crois qu'il eût méprisé les ridicules combats du pour et du contre.

Lagneau, de sa barbe rousse et le front rocheux, émergeait de ces disputes comme d'une eau brouillée, et, par dedans et par-dessus les penseurs, pensait. Il était la Pensée qui aussitôt l'est toute, à l'état pensée, toujours remonte et tout remonte de ce mouvement qui pense. Parmi les doctrines petites, les étalages à la mode, de son regard de myope se cognait, se perdait, cassant la vaisselle et s'excusant, mais ne s'excusant pas tant de l'avoir cassée. Du travail à ne plus faire. Et puis tout, de ce zéro-là, en s'aidant de quelques rares bonshommes qui devaient savoir comment, Platon, Spinoza, Descartes, leur soufflant de la vie dans les narines, une sorte de Jugement Dernier, où redresser tous ceux qui peuvent, et dresser enfin le ciel et la terre comme ils sont, et Dieu, qui n'est nulle part et qui est Dieu. Un Michel-Ange de collègue devant trente gosses, l'examen ou le concours au bout, la redingote, les lunettes, les copies bien corrigées. Avouez que l'homme est un radieux animal. Et cela meurt à la quarantaine, on ne saurait dire d'épuisement ou de joie. Alain, qui peut-être serait mort comme l'autre qui disait en mourant : je crois que deux et deux font quatre, qui sans doute riait à l'éclat de la vaisselle, à cet

ingénu sublime qui confondait ou fondait la psychologie et la logique (comme on dit) et la métaphysique, le programme en charpie, tout total et, ce qu'Émile enfant soupçonnait, en carriole, quand son père lui apprenait le Bouvier, Andromède, les Trois Rois, que voir et percevoir c'est tout, qu'il n'y a rien d'autre que le monde; et l'Esprit, quand il rêve, c'est encore le monde qu'il perçoit. On se flatte à vingt ans d'innombrables rencontres qui seront la vie. Mais le feu sur la colline, l'Esprit Dieu qui brûle dans la joie ? Inconnu au trousseau comme au programme. A partir de quoi (plus rien au sommet des collines), les grades sont grades, l'École une école, et même les *Propos* trois mille, des papiers sous prénom breton.

Pieusement, sous sa signature gradée, il voudrait exposer, séduire, peut-être ; dire, ordonner les paroles du feu. On tolère ; on imprime ; on ne lit guère. Trente gosses... songez donc ; nous autres qui parlons cinq langues ! Ce n'était que du Secondaire. Il y eut des repas sauvages autour de poulets à la crème. On hochait de nobles crânes, au regret vraiment de ce grand diable de garçon qui s'obstinait, qui n'arrivait pas à vieillir ni à oublier son maître. Hélas ! Tant de talents ! D'autant qu'il est rare de distinguer l'Ourse Grande de la Petite. Quelle carrière, s'il consentait ! Tête de l'Orne, qui fut le département réfractaire. S'il plaide Hamelin, on se dit que c'est contre Bergson. S'il plaide Bergson, on se dit qu'il est contre tous. Le sauvage, qui ne l'est du tout, joue à plaisir de son portrait de loup-garou ; l'épiderme, c'est vrai, à ne pas supporter les cuistres. Peu à peu s'en écarte, se retire à soi, piano et violon, l'huile et l'aquarelle, lire, écrire, ses *Propos* de plus en plus les siens, ses élèves courageusement les siens, où quelques crânes ne hochent pas encore. Trop heureux, car il a le bonheur naturel. On regarde vers ce jugeur : on sait qu'il admire quand cela vaut. On redoute. On espère l'approbation. Les administrateurs, l'oreille aux rumeurs, lui font confiance, et la République ! A Henri-IV, où il enseigne, ce sera pour la seule gloire de Dieu : cela sent la guerre.

Le journaliste Alain explique autant qu'il peut, modère ou le voudrait. Il fut, avec Jaurès, la conscience de ce temps-là. Jamais Alain ne se consolera de ces jeunes qu'il enseignait, deux ou trois sauvés par miracle ; les autres poussière de Somme, comme il disait. Quand s'est-il lassé d'écrire que l'espèce est généreuse, que l'héroïsme du premier élan vouait la jeunesse au sacrifice ? S'il s'engage à quarante-sept ans, ce n'est pas qu'il cède à la bourrasque. Il refuse le rôle de recruteur qu'on réserve à son âge : il ne parlait que libre. Il est plus simple et plus franc d'accepter l'obéissance telle quelle. Elle délivre du moins des poulets à la crème, des sociétés, des congrès et des philosophes de cabinet : qu'ils y restent ! Artilleur par la stature, de son pas appuyé, sans fièvre, il entre dans la guerre pour se garder soi, pour voir et percevoir, qui est savoir. Il a une vie, une œuvre, derrière. Des liasses dans une armoire, les *Propos* en vrac, les meilleurs des premières années en quatre volumes élégants, déjà

rare ; une œuvre bientôt effacée, le journalisme au fil des jours. Des cahiers pour le plaisir, tout ornés de dessins et de prose chantante ; ou ces deux, de *Méditations sur la Mécanique*, journal aussi d'une aventure sans compagnons. Par là les hautes sources, bien cachées. Les *Lettres sur la Philosophie première* enfin, propositions l'une après l'autre plus que lettres. Elles attendent depuis 1911. L'artilleur, avant de rejoindre, les relit, les avoue ; à publier si l'on trouve qui ; mais il laisse Criton à la couverture, comme il signait ses dialogues jadis, qui avaient l'estime sinon la bénédiction des crânes. On dirait que cet homme qui a tant écrit (il avait brûlé en 1905 les trois cents pages d'une *Analytique Générale*) ne veut garantir, dans le dénuement solennel du départ, que ces lettres courtes, si denses et enchaînées qu'il faudra toute une œuvre pour démêler, éclairer, permettre de lire.

Qu'est-ce ? Une sorte de décantation de Lagneau jusqu'à l'extrême, qui est une série si continue de principes, ou, si l'on préfère, de nécessités reconnues, que chaque pensée, quand elle se prononce, confirme toutes les autres et les inscrit toutes en soi. Modèle sévère de l'Analyse Réflexive, telle que Lagneau l'avait définie. Et ce n'est pas autre chose que savoir ce que l'on pense quand on pense, c'est-à-dire quand on perçoit. L'ordre du reste moins important que le rassemblement ; l'ordre est un discours encore, pensée perdue et qui nous perd dès qu'elle se sépare et s'envole ; le rassemblement, au contraire, qui est la réflexion même toute vive et sur l'objet présent et perçu. Très exactement, dans ce mince recueil des *Lettres*, une Métaphysique de la perception, qui n'est du tout à confondre avec l'Ontologie traditionnelle, qui est une Métaphysique de l'objet, l'être de l'esprit dans l'objet. Ici, l'esprit libre à sa place d'esprit, qui n'a de place nulle part ailleurs qu'à percevoir les objets existants qui sont le monde. Des cours de Lagneau aux *Lettres*, il y a l'aventure des *Méditations sur la Mécanique* qui sont une aventure du disciple à ses risques et périls ; les *Méditations* inachevées comme il convient. Il n'est pas nécessaire d'aller si loin ni de se contenter absolument dans ce qui n'est que philosophie seconde, mais le risque est nécessaire afin de s'établir dans la Philosophie première et toujours s'y rétablir. C'est, par réflexion sur l'esprit en acte ou percevant, se saisir d'esprit, de l'absolu de l'esprit, contre quoi les discours d'un sophiste ne peuvent rien, fut-il le plus brillant des physiciens ou des géomètres. Autour des poulets à la crème, on ne rencontrait guère (c'est toujours de même) que des contempteurs de l'esprit, les uns au nom de la science, qui ne serait que l'abaissement résigné de l'esprit à la condition des choses (et le psychisme, comme ils disent, un aspect de la chose humaine parmi les choses), les autres inclinant à quelque vague mystique d'intériorité ou de tables tournantes, presque tous inquiets et timides, négateurs dans leur fond, aussitôt terrassés par tout ce qui donne puissance, machines ou gallons, adorateurs secrets de tous les poulets à la crème. C'était bien mal défendre la République.

Un esprit serait lâche ? "O mon mépris de jeunesse, enfin je te reconnais." Un esprit à la guerre ? Il y en eut tant d'autres. Ce n'est pas l'esprit qui fait la guerre, c'est le canonier qui pointe et qui tire. L'esprit, qui plane ; Lagneau partout, nulle part, qui n'est que ce rien dans le monde en guerre, comme Dieu n'est rien s'il est Dieu. Sauver l'esprit de ce tumulte de canons et de discours. Les *Souvenirs de Guerre*, un des livres les moins lus. Les éditeurs : ce n'est pas un bon titre. On ne veut pas se souvenir. La plus haute pensée de notre temps s'est levée du pays de la boue et des morts. menteurs à gages, qui voulez faire croire que vous admirez Marc-Aurèle : Ce fut, je l'ai dit, l'honneur de notre temps. Alain, dans la boue militaire, l'oiseleur enfin à la hauteur de l'homme.

Les hommes, des hommes. Tout est rude, tout est clair. La mort, quoi de plus clair ? Alors, la vie des hommes comme elle est, sans parade et sans but, sublime. Le normalien professeur se dissipe comme un brouillard du matin. Il ne reste que cet Alain, la voix la plus simple, le soldat toujours citoyen. Le voici qui écrit sur ses genoux, barrant d'un trait la lettre où il énumère les cache-nez et le chocolat : Chapitre premier ; un trait à la fin du chapitre. *Mars* s'improvise. Les plus belles pages inaltérables, ce chapitre par exemple des *Mensonges à soi*, aussi grave qu'une lamentation de Golgotha. Ce n'est qu'un essai de *Mars*. Dans un souci de justice et de modération, il reprendra, après la gloire et le défilé sous l'Arc. Ce *Mars* fait peur encore. Pierre de touche à qui veut juger. Ce sont des pages qui brûlent. On ricane : soldat mécontent. Et ce n'est pourtant qu'un Traité de politesse des hommes en guerre. Mais ils ont juré de caresser le mufle, s'il bave la guerre. Le guerrier juge mieux, comme ce général qui disait, ayant lu : "Quel grade avait-il ? - Brigadier, mon général." Et le général : "Il connaît bien la théorie du commandement." Vous qui faites, sachez ce que vous faites. La guerre, si la guerre, caporal ou général. A chapitres brefs, comme étaient les *Propos* de la *Dépêche*. Une prise puis une autre. Ce n'est plus philosophie Réflexive ou Première, ou plutôt ce l'est toujours, mais à même, que ce soit piétaille, aumônerie, le héros ou l'arrière qui ignore et qui déclame. *Manfred*, *Théodule*, lorsque ces chapitres seront célèbres nous serons en paix. Ce n'est pas demain. Comme disait Montaigne : la sagesse après la vérole. C'est dans l'ordre. Longue est la vérole, et ce n'est pas la sagesse qui la guérit. Guerre jugée n'était que pour l'honneur. Guerre encore, qui jugera ? Disparue, qui s'en souciera ? Alain se consolait de cet homme frivole, qui d'abord en guerre avec soi, la fatalité de soi à soi. Quand, un jour de miel, il n'y aurait plus de guerre, *Mars ou la Guerre jugée* resterait le loyal examen des passions guerrières ; elles le sont toutes. Il n'y a plus d'empereur romain, on lira toujours Marc-Aurèle, empereur de soi.

Plus d'empereur ? Alain rirait. Les noms changent. Les choses ont ceci de rassurant qu'elles sont merveilleusement les mêmes ; et l'homme parmi les choses, le même. Par exemple l'armée démocratique ? Non, l'armée. Colonel ou Pharaon, c'est l'éternel pouvoir de ce genre de pou-

voir. L'esclavage non plus n'a pas changé. Le voir, le dire comme on le voit, comme Thalès regardait la Pyramide. Ce n'est pas qu'il soit fou d'espérer un mieux de l'homme, le progrès comme on l'appelle. Alain a pris pour soi cette idée d'Auguste Comte que de petits changements suffisent, toujours dérivés de la nature des choses. Ce n'est que s'embarquer autrement. Le premier pas décide d'une suite indéfiniment, et d'une qui n'est pas une autre. On peut toujours rêver d'une guerre juste et se lancer à la faire. Il faut savoir qu'on ne la fera qu'injuste. Il y a toute la profondeur du monde dans un commandant de chasseurs : celle d'un commandant de chasseurs. M. l'Aumônier sourira et bénira, qui est aumônier comme l'autre est commandant. Dieu lui-même n'y peut rien, car il est Dieu. Qui se soule de victoire paiera la note exactement. Méditation qui est platonicienne : Dieu innocent laisse la nécessité éternelle et nécessaire. On ne peut être plus terrible ni plus secourable. Mais à nous de voir et de vouloir voir, et ne pas imaginer dans le chef de guerre on ne sait quelle onction socialiste ou paternaliste, après quoi l'on dira que *Mars* est un livre amer. Quelle douceur espérait-on du jus de ce pressoir ? Ne pas faire la grimace si l'on a décidé de boire. Ne pas espérer que Dieu changera. Je pense à ces pages, aussi belles que du Beethoven, qui termineront quelques années plus tard les *Once Chapitres sur Platon*. Une musique à faire comprendre ce que disait Platon, que la philosophie était la plus haute, la plus pure musique. Il n'y a pas eu beaucoup de cette philosophie-là depuis Platon. Si le philosophe se sauve en récusant (c'est de la musique), le philosophe à son tour jugé. Il y aurait donc philosophe et philosophe ? Il y a.

On devine parfois une entente de nature entre la prose, quand elle est française à la façon d'un vin, et notre philosophie propre, qu'il est si difficile de définir, même de sentir. Chez nous le sol se dérobe sous les systèmes. Les esprits les plus profonds ne proposent guère que des méthodes. Le fameux *Discours* n'est qu'une préface, et s'excusant. Encore, comme Alain le montre en son *Étude sur Descartes*, le plus cartésien de Descartes n'est-il pas l'achevé des raisons, ni même la méthode, mais Descartes, cet homme familier et retiré qui se livre et qui se garde. De quoi rire quand on nous accuse d'être cartésiens par une clarté trop soutenue, comme d'un comptable zélé qui répartit par colonnes ! Descartes peut-être n'était pas cartésien, pense Alain, mais il était Descartes, c'est-à-dire une certaine manière de se poser dans l'être et la pensée. La prose est Descartes, l'œil et la main, l'humeur, une audace, une liberté, un absolu du trait. Il juge tout du plus haut que haut, qu'il nomme Dieu, qui est la raison de la mise en ordre et non pas l'ordre des raisons. Alain l'attend à son portrait de l'homme, lui aussi jugeant de son haut de haut, l'ordre des raisons justiciable seulement de la Sorbonne. La seule différence entre le philosophe et le moraliste, en France, ce haut de haut, la Philosophie première, qui est dans chaque trait, ou qui n'est rien. Hegel disait à peu près que nous étions le Peuple du Jugement. Quel éloge ! Il songeait au Système, nuage sur nuage, et nous, devant le nuage, bouche bée : ce

n'est qu'un nuage. Dans notre Alain, aucun nuage : ceci qui est ceci, cela, l'une et l'autre chose ; un canonnier, un aumônier, la fonction, la chose chose. Le système écroulé en tant que système, mais l'esprit pensant toujours (Dieu ne serait qu'un Dieu pensant), autant décrire la chose. La prose alerte y suffit, sans aucune armature théologique. Elle court, vient, revient, boiteuse, dit-il, comme la justice. Le jugement partout et tout à propos de tout. L'éclair, comme l'éclair de prose, seul capable d'illuminer tout.

A partir de *Mars*, du même élan, les livres capitaux se succèdent. A son poste de téléphoniste (toujours sur les genoux, parmi réclamations véhémentes de souliers imperméables et confitures), les *Quatre-Vingt-Un Chapitres*, qui sont un autre traité de Philosophie première, mais tous liens rompus en apparence. Soupe de cailloux, comme il écrivait de Goethe. Qui comparera les *Lettres* de 1911 et les *Quatre-Vingt-Un*, je lui souhaite de découvrir l'essentiel de la différence, qui n'est pas dit. Ouvertement, cette prose n'est plus une prose de professeur. On dirait aussi d'un homme qui se hâte, car le canon gronde. *L'Éloge de Descartes*, prose au regard noir, fut écrit en remontant, dans un camion. Avait-il tout dit ? Il faudrait, songeait-il, amplement, somptueusement dire. Après l'entorse et l'hôpital, il dénoue. Au tonnerre de Verdun, musicien, peintre, poète, il se souvient ; sollicité, défié par son capitaine, qui est tyran par la nécessité du capitaine, il médite, il construit, rassemblant, séparant ce système, qu'on peut prendre pour un système, où tous les arts sont des arts, chacun fermé sur soi, la peinture comme on est capitaine, la prose de brigadier. Le *Système des Beaux-Arts* revient à penser par les causes que la prose est prose comme est boiteuse la justice, temple le temple, chaque art par sa matière, sans quoi l'art ne serait que fumée sur l'art. L'esprit, toujours cette lumière qui n'est saisie nulle part, éclaire tout art, l'esprit dans la matière ; ou mieux : contre. La rencontre d'une matière délivre à chaque fois l'esprit, mais c'est l'esprit qui se délivre. On dirait une métaphysique de l'objet, tant l'art est d'objet, le solide et le réel avant le beau, les conditions au plus strict, de la meulière ou du sonnet, tout cela prenant un sens comme on dit que le ciment prend. Matières et matérialisme, car c'est le vrai du matérialisme que ces liens de nécessité pour que l'esprit soit, qui ne serait que l'esprit possible sans le ciseau ou la brosse.

L'artiste devrait être penseur et le penseur à l'image de l'artiste, non par quelque négligence affectée mais par les cailloux de sa soupe de canonnier. La *Jeune Parque* : de 1917 ; le *Système* : 1917. Ce sont de ces rencontres que Dieu hésiterait à nommer occasionnelles. Et Dieu vous le jure, chers historiens, deux solitaires de la totale solitude ! Une époque serait-elle un peu plus que de nomenclature ? Lagneau n'avait pas poussé par-là. Devant le disciple, comme voué à l'aventure, l'univers de nouveau quand le canon se tait. Il faudra donc encore tout dire ? Non plus ces chapitres brefs au son du canon, mais maintenant de la musique dans la musique. Il disait : "*Les idées et les Âges*, c'est la guirlande. " Songez à la

*Nuit*, au commencement. Qui veut aussi beau que la *Pastorale* en français français n'allez pas ailleurs. Nous avons à le dire en prose. Celle-là. Les idées au ciel de la terre, l'âge est venu. D'autres élèves. Ils sont si jeunes, on se demande comment il se fait qu'ils ne sont point morts. S'ils avaient tort ? Le vainqueur dit que la paix c'est moins facile que la guerre, Alain dirait oui à ce vainqueur : le flot remonte, de toute la sottise. Les zélés de toujours, pour barrer, à leur tête Michel Alexandre, sa belle tête dans la lumière, ont improvisé les *Propos*, *journal d'Alain*, quotidiens. 1921 retenez la date.

Il s'écrivit un chef-d'œuvre jour à jour pour tous et pour quelques-uns. Alain, hors de guerre, était comme un Lazare. Romain Rolland disait : "Ce cher Alain qui s'est mis à écrire pour trois ou quatre." Seule manière d'écrire universellement. Un autre style, une autre époque. Nous. Pour qui de nous, de tous, le *Rossignol* n'éclate en rossignol ? La littérature des littérateurs n'est plus qu'une terre sous le pas foulée. Ce ne sont plus les *Propos* de la *Dépêche*. Personne pour entendre, mais tout libres et familiers, les *Propos* autour des livres, comme un chant déborde, car le flot d'esprit déborde. Il écrit et chante de tout et de tous. Le poète qui devait venir est venu : Valéry le prince, devant qui la prose s'incline ; mais le poète n'a pas su dire : vous me valez. Il y fallait des siècles que le poète n'avait, Platon, à plus de ses deux mille ans, toujours Platon ; et Platon se dit : c'est dans l'ordre. Il chante alors ses deux poèmes qui ne sont qu'à lui : les *Entretiens au bord de la mer*, les *Dieux*. Lisez, vous ne pouvez mieux. La mer, exactement la mer, qui n'est pas une apparence ni un dieu, serait-ce Neptune : chacun se dit que c'est la mer, et que ce n'est pas Neptune. Exister, qui est ça ; penser, qui est penser que l'existence, ça, la mer, pas autre chose. La droite, le triangle, le cercle, ce qui pense si l'on pense, afin de penser la mer et tout en mouvement comme la mer. Encore les *Lettres* (de 1911), les *Méditations sur la Mécanique* surtout. Mais c'est Alain devant la mer, de cette falaise comme de sa vie : l'âge, la guerre, la mort, tout ensemble, le trait de la prose partout. Les raisons dernières de la politique radicale sont dans les *Entretiens*, à qui veut comprendre le pouvoir comme la mer, et nous qui risquons l'idée ou la barque, citoyens à la bordure. Le difficile du grand art de vivre ou de penser est toujours et partout de séparer et de joindre l'idée et la chose, la liberté et l'obéissance.

Il fallait les *Dieux* comme un chant d'adieu. (*L'histoire de mes pensées* n'en sera que la préface.) C'était le livre qu'il préférait, son *Platon* avec ; Platon n'est pas dans la liste des dieux, une chance pour qu'il soit un dieu ! Le livre du haut du haut, qui est lumière et pardon, jugement. Ne vous trompez pas, âpre autant que *Mars*, toujours du canonier mécontent mais si content. Et qui sait si les *Entretiens* et les *Dieux* ne sont pas aussi le même livre, l'un supposant l'autre, comme il faut bien, puisqu'une pensée qui ne l'est pas toute ne l'est plus du tout ? Le vent de mer a soufflé la théologie. Il n'est science que de la chose et la théologie serait la science de Dieu chose, impie à force d'indiscrète piété. Cette image

réjouissait le philosophe, du Père qui se retire (dans le *Timée*), la création créée. Le dieu enfui, on l'appelle, il ne répond : innocent ou absent ? C'est pourquoi tous les dieux des *Dieux* ne sont que des idoles ; Jupiter n'est qu'un César où le sérieux de César ou le nôtre devant César, sans oublier les dieux capitaines et lieutenants ni l'éternel Esope et ses bouts de prose, fables ou propos. Comment lire ? Tout est dieu, le fut, le sera ; le buisson, la source, le bouc, le dieu qui n'a pas de visage, celui du Saint des Saints qui ne souffre plus d'en avoir. Quand on lit comme une histoire, que faire, l'histoire lue ? S'accrocher aux dernières pages, inventer la suite de l'histoire ? Les *Dieux* ne sont pas une histoire ; ou plutôt, comme les contes d'enfants, cela recommence toujours. Tous les dieux vrais ensemble, eux tous incapables d'être autre chose que des dieux, même l'esprit, qui voudrait brûler les autres et c'est lui qui brûle ! Tous dieux choses, oui même Dieu, celui qui s'adjudge la majuscule. Ce sont des mélanges, comme le mur et le temple sont des mélanges, ou des reflets d'un autre Dieu, selon l'ordre des âges.

Je ne dirai ni la vieillesse ni la mort qui sont des accidents. Si vous avez la passion de l'éternel, lisez, le nez dans la page éternelle ; innombrables pages qui ne sont que la même, notre temps parmi les autres, l'homme ou ce regard de l'homme qui passe Dieu ; car il faut dépasser le Dieu qu'on cherche, dès qu'on accepte le modeste orgueil de n'être qu'un homme.

\*           \*

\*

## EN BRETAGNE AVEC ALAIN

Je n'ai pas noirci de carnets, au jour le jour. Ma paresse me donne raison. Étais-je là pour noter aussitôt toute parole comme éternelle ? Alain ne s'arrêtait pas sur le sentier afin de proférer pour les siècles. Il s'arrêtait pour regarder les saules. Il m'enseignait le rouge-gorge. Il guettait le départ des hirondelles. Il était fier d'avoir dessiné son puits et sa maison. Plus fier encore de certaines blanquettes et de ragoûts compliqués, qu'il célébrait d'enthousiasme, puis dont il se moquait de bon cœur. Le temps des improvisations culinaires était passé. Mais il s'agissait encore de démontrer, car tout se démontre, comme il faut allumer une pipe à vent debout, à la façon des artilleurs. Aussi, tailler les rosiers, et même, savoir cueillir les roses, avoir un œil aux gourmands. Le grand rosier blanc, presque un arbre, on lui laisse ses fleurs ; et cette multitude de roses soudain, c'est une joie qu'on attend ; mais, quand la joie s'en est allée avec les fleurs, surtout il ne faut pas manquer de couper les fruits. Quelque amateur ne se réjouirait que des roses, écrirait des roses, oublierait le rosier. Ce rosier blanc, contre la barrière, c'est un être de la maison. Quand on sera rentré à la ville, on rêvera de lui et de ses frères. Le jaune, dont les fleurs énormes ne sentent rien, mais qui s'obstine jusqu'à Noël ; et les quatre de la façade, qu'on dérange poliment matin et soir en ouvrant et fermant les volets, les glorieux de pourpre et de chair.

C'est ici. Vous avez reconnu le toit d'ardoises, haut penché, sans lucarne ni mansarde. Sous le bandeau bleu, la maison sourit à deux fenêtres. Vous seriez tenté de monter les marches et de frapper aux vitres de la porte. Souvenez-vous qu'on est en Bretagne ; il faut faire le tour. Par la cuisine, s'il vous plaît. En passant, vous apercevrez le puits, caché par les hortensias roses. Devant, derrière la maison, c'est une débauche d'hortensias roses. On en offre à tout le pays. La bonne sœur vient en chercher pour sa chapelle. Une année, ce fut une folie de pois de senteur. Les graines aristocratiques venaient directement d'Angleterre. Sous le

regard amusé du philosophe, le jardin minuscule se pavanait. C'était plus de pompe que n'en pouvaient supporter les figuiers à figues, le poirier sans poire, le pommier de bonne volonté. On se contenta de nouveau du gazon maigre, où joue la chatte des voisins. Les hortensias, c'est une autre histoire. Ce sont des Bretons entêtés, qui vivent d'eau et de soleil. Ils seront fidèles jusqu'à la fin du monde. Ici, chaque maison a ses hortensias, son toit bleu encadré de deux cheminées courtes. Sous la pluie et le vent la maison du sage est comme tant d'autres.

Visiter ? vous n'apprendrez pas grand-chose. Mais je veux bien vous introduire dans la maison de jadis. Celle d'aujourd'hui, qui a passé les vingt-cinq ans, n'est pas si gaie ni si pimpante. Elle a pris la couleur de la terre. On dirait qu'elle y est entrée. Elle est plus modeste encore, plus rustique. Alain la préférerait ainsi. Alors, la barrière était bien blanche, la porte ne battait pas, les soirs de tempête. Alain regardait les petits saules qu'il avait plantés. Ils n'étaient que des espoirs de saules. Ce sont des saules maintenant : ils disent la brise la plus légère. Au temps que je peins, tout était espoir dans la maison neuve. Il s'y préparait de grandes choses. Au matin, c'était là qu'il y avait la première lumière, vers cinq heures, même à la fin de septembre, quand les nuits sont déjà longues. Sans dimanches. Ou plutôt, c'était dimanche et joie, tous les jours, de se lever à cinq heures. Quand Alain répétait le mot de Stendhal, que la vie est faite de matinées, ce n'était pas une vaine parole. Le café, tout de suite, que le philosophe préparait lui-même. Pendant ce temps, la bonne fée du logis disposait la chambre d'Alain à n'être plus chambre de nuit, qui sent encore le sommeil, mais chambre de jour, offerte à tous les bonheurs de la lumière. Le café pris, n'allez pas imaginer que le philosophe se précipitait à écrire. Il s'allongeait de nouveau et rêvait. Puis, insensiblement, et comme naissant de la rêverie, sa prose chantait, à bouche close. Alors, l'homme chantant se glissait du lit au fauteuil, où il écrivait. Sur ses genoux, toujours, dans la posture la plus téméraire. Si des *Propos*, c'était la feuille pliée en deux, écrite au dos. Mais les livres, il aimait à se les donner en de somptueux formats. Les grandes feuilles s'accommodaient aussi des genoux, par miracle.

La rêverie, souvent, était longue. Je sais qu'elle surprendra. On peut se faire une étrange idée d'Alain, à lire un peu trop vite ce qu'il écrivit du rêve. Parce qu'il réduit à presque rien ce qu'on nomme les images du rêve, n'irait-on pas croire qu'Alain était homme à ne rêver pas ? Or il rêvait en amateur de rêves, comme il dormait en connaisseur. Il contait volontiers ses rêves, il les contait comme il contait, merveilleusement. Il s'attachait à conserver l'éclat, la surprise, l'enjouement ou l'horreur, les ruptures, les bonds. Il avait des rêves de toutes les sortes, quelques-uns complets et achevés, romans ou symboles, qu'on le priait vainement d'écrire. Il y composait des symphonies, qu'il décrivait en souriant, et même, une fois, ce fut une symphonie d'odeurs, dont le souvenir encore le ravissait. Entre rêve et rêverie, c'était le creux de son bonheur. Il se racontait les romans qu'il aimait, brouillait à plaisir l'enchaînement et les épisodes, inventait, à ne plus jamais reconnaître cet autre roman du vrai

roman, qu'il relisait une fois de plus pour se prendre en flagrant délit. Mais si le livre s'ouvrait au milieu, tant pis ; le rêveur impénitent tombait dans le roman comme dans un nouveau rêve, et mêlait inextricablement ce qu'on lui contait et ce qu'il se contait. Rastignac ou Rubempré n'étaient plus des personnages, c'était des familiers. Il ne les démontait pas comme des mécaniques. Il épaississait de vie ces vies, d'ombre ces ombres. Il me confiait soudain qu'il avait dit cette nuit à Rastignac... Et le voilà parti ! Ce qu'il lui disait maintenant, me le disant, s'ajoutait à ce qu'il avait dit. Cela faisait un autre rêve, ou le même, indéfiniment. Ou bien, c'est qu'il avait été Rastignac en personne. Et des amours, et des aventures, comme on peut songer. Jamais il n'était Goriot, ni aucun avare, ni aucun des vieux. Toujours un jeune, un lion, un amoureux, un homme à dettes, à soupirs et à rendez-vous.

Si vous aviez attendu quelque professeur sur faux-col, happant les références, tenant ses fiches à jour, ou seulement quelque grave penseur, la vue éternellement tournée au vrai, au beau, au bien, vous auriez été déçu. Il avait la vue à tout, le cœur à tout. Il ne se lassait pas d'être ni d'aimer ; ni de penser, puisque la pensée est dans l'être ; mais il ne pensait point que l'être fût dans la pensée. Il se prenait tout ; il se voulait tout. Quand il vous aimait, tout en lui vous aimait et il vous aimait tout. Il ne séparait pas. Qu'on me pardonne de ne pas séparer davantage. Si j'écrivais de son œuvre, je voudrais en écrire comme je puis faire de ses rosiers. Cela poussait, fleurissait autour de moi. J'étais entré dans le jardin magique un jour pour toujours. Il était le philosophe enchanteur comme il était l'enchanteur des roses. Il n'aurait pas fallu lui dire que la fleur était moins belle que cette prose qui venait d'éclorre ; puisque ce n'était pas vrai ; puisque le beau, justement, c'était que sa prose fût aussi belle que la fleur. Un jour, me parlant de Schumann, il fit le geste de tendre vers moi un vase d'admirables roses, roses de nuit et de sang, et, les humant de loin, les regardant avec amour : " Schumann, pour moi, ce sont ces roses."

C'est ainsi que naissaient *Les Dieux*, l'un après l'autre, quand je suis entré pour la première fois dans le jardin breton. Un ami commun m'avait écrit qu'Alain désirait fort que je vinsse le voir ; où c'était, comment s'y

prendre, le nom de la maison, que d'ailleurs on m'attendrait à l'autobus. Je n'imaginai rien. Le cœur me battait comme aux enfants. Je n'avais rien fait pour mériter plus qu'un autre. Je n'étais pas un de ces vainqueurs incontestables, qui fait plier la vieille Université sous le poids de leur science et de leur autorité. J'avais sauté les obstacles un peu mieux qu'à la gymnastique ; je n'en étais pas beaucoup plus fier. Simplement, de mon banc d'élève, je m'étais donné tout, moi aussi, comme tant d'autres faisaient. Non pas le premier jour ; un certain jour, que j'avais reculé le plus possible, mais qui était venu bien vite. Il s'agissait, je m'en souviens, de la *Troisième Méditation* de Descartes.

On était perdu dans l'ontologique comme au fond d'un trou. Ne vous figurez pas un maître qui sait, qui a attendu de comprendre et de savoir avant d'enseigner, puis qui, du haut de sa chaire, enseigne comme on distribue. C'est ainsi qu'on enseigne, Dieu merci, et souvent Alain enseignait ainsi. Il y avait des leçons faciles, et de ces chemins clairement tracés qui disent où ils vont et d'où ils viennent. Mais, ce jour-là, Alain était perdu, et certes plus profondément que nous. L'essence et l'existence faisaient des leurs. Elles en étaient toujours au point de se joindre ; toujours elles se séparaient l'une de l'autre, comme si nous louchions. Le maître, les élèves, et Descartes pour commencer, tout était sérieux jusqu'au sévère. C'était bien là le plus sublime effort de toute pensée. Mais ensemble, comment dire ? rien de moins sévère. Ce grand sérieux, aussi bien, était frivole. Nous autres, les enfants, nous étions tendus à craquer. Mais il fallait entendre et voir comment notre maître, tout tendu, soudain se détendait, nous détendait. Une corde qui saute, toute la divine musique retourne au ciel. Si l'on veut sauver la musique, il est sage de ménager les cordes. Somme toute, quel besoin de la Somme, de l'Être et de l'En Soi ? Quelle étrange prétention ! Il n'était que temps de retourner à soi, de se retrouver, de s'aimer soi. Le geste même, qui allait saisir, lâchait tout. La question elle-même était remise en question. Rien n'a d'importance, si je veux. Entre l'essence et l'existence, une anecdote s'insinuait. C'était à l'Être de craquer, non pas à nous.

Le sourire est un autre genre de preuve. Le loisir est le plus beau de ce beau travail, le loisir qu'on décide de prendre. Notre lutteur s'accordait la mi-temps. Les plus ardents étaient bien obligés d'y consentir. A vrai dire, ils s'apercevaient un peu trop tard qu'ils avaient consenti. Secrètement, ils devaient en éprouver quelque remords. Mais quoi ? Le philosophe aux mille ruses était aussi le philosophe sans peur. De nouveau, il fonçait sur l'obstacle, de tout son crâne. Il avait le crâne dur ; et l'obstacle n'était que de fumée, peut-être. Peu à peu, on s'instruisait du problème, mais du dedans, comme l'explorateur s'instruit du gouffre. On s'instruisait aussi de soi, comme fait aussi l'explorateur. Et c'est le tout de tout problème. Être perdu, n'être point perdu, finalement cela revenait au même. De mon gradin, j'assistais à ce jeu, le poète dirait suprême, qui n'était du tout un jeu, qui était un jeu. Jusque-là, sur Descartes, je n'avais guère pris de notes, car, décidément, je ne comprenais pas. Et voici, tout à coup, que j'étais au moment de comprendre quelque chose. Une formule me

tomba sur le papier : "L'essence est moins qu'un âne mort." Après quoi, je me mis à gratter en furieux, désespéré de ne pouvoir tout saisir et tout garder.

Qu'avais-je compris ? Je ne puis le dire. Était-ce quelque chose ? Le passage d'une idée à une autre, peut-être. Moins encore. Ou bien, tout autre chose. Ce que c'est que penser. Ce que c'est qu'être un homme. Que d'enfants, qui jamais n'auront rencontré d'hommes, mais seulement des adultes, ces vieux enfants ! Alors, les enfants se maquillent en adultes. Ils portent grimace comme on porte cravate. Ils renvoient les arguments comme des balles. Ils parlent charabia, puisqu'il faut si l'on veut être complimenté. C'est tout gâcher à la fois ; cette tendre jeunesse, qui n'a pas fleuri ; cette autre jeunesse, pour toujours, qui devait fleurir de la première. Je me dis qu'il faut que je rende grâce et que je n'aurai pas assez de toute une vie pour savoir au juste ce que j'ai compris soudain, un samedi après-midi d'hiver ou d'automne, tout en haut d'un amphithéâtre crépusculaire. On ne peut naître deux fois, et c'est le même tissu de vie d'un bout à l'autre. Je suis resté ce garçon-là. On ne m'en ferait pas bouger sans me détruire. Je n'ai pas avancé ni reculé. Je n'ai rien appris d'autre. En un sens, aujourd'hui comme alors, je me moque bien de l'être, de l'essence et de l'existence : je me moquerais bien de tout. Mais cet homme-là, si simplement, si parfaitement homme, si jeune sous ses cheveux gris, comme il le fut sous ses cheveux blancs, ce n'était pas un problème, ni un marchand de problèmes, c'était un homme qui de sa présence d'homme éclairait tous les problèmes. La connaissance ne faisait plus qu'un avec l'amour. Comme il a aimé Lagneau, nous, nous l'avons aimé. Je ne sais combien nous fûmes. On ne se comptait pas. Le recrutement, la propagande, l'association n'étaient point notre affaire. On ne disputait pas de fidélité ni d'enthousiasme. Chacun prenait son rang au dernier rang. On aurait rougi de se faire remarquer, si peu que ce fût, par la ferveur. Elle devait pourtant éclater ; et les différences aussi bien. Alain, je crois, ne s'y trompait pas. Il n'aurait pas dit, ce que dit Alceste le mélancolique, qu'on ne voit pas les cœurs.

A la descente de l'autobus, l'Alain qui m'accueillit, en cet été qui fut celui des *Dieux*, n'était pas un Alain mélancolique. Quant à mon cœur, tout y était joie et soleil, comme au loin sur la terre et sur la mer. L'air léger, cette sonorité, comme d'une cloche immense, je ne savais si c'était du pays ou de moi. Le pantalon blanc, le béret bien enfoncé, les espadrilles de plage, au lieu de déguiser le philosophe, le laissaient mieux voir. Et il y avait la pipe, qu'un élève ne connaissait pas ! Je sentais que le professeur s'effaçait. C'était un peu du légendaire artilleur que j'apercevais.

Alain ne cachait pas qu'il était bien aise de n'être désormais qu'un professeur à la retraite. Quelques semaines auparavant, traversant d'aventure notre vieux lycée, j'avais assisté, de mon petit coin, au vin d'honneur traditionnel, dont Messieurs les professeurs régalaient leur collègue illustre. Un latiniste présidait, le cheveu bleu teint de la veille, massif et carré comme une armoire d'auberge, la petite perle au plastron. Il n'avait pas

son pareil pour filer, d'une voix fluette, un peu râpeuse, les étapes et les progrès d'une carrière, pour ne rien oublier de tout le nécessaire d'une gloire officielle ou diffuse. Il était la minutie et le scrupule, la justice aussi. Il était déjà l'Histoire. Il vous enterrait proprement, et même pompeusement, son retraité. Il anticipait sur la notice nécrologique. Le pauvre retraité n'avait plus rien à faire, qu'à remercier, attendre et mourir. En l'honneur d'Alain, on pense bien que le service était de première classe. Alain écoutait, un œil clos, la tête un peu penchée. Quand fut récité le dernier *Pater*, quand sur les fleurs on eut encore lancé les bravo-bravo, Alain se lève, tout droit, comme un revenant qui dérange les couronnes, et de commencer en gaillard, avec un bon sourire : "Et d'abord, je ne suis pas mort..." On devine la suite ; que le métier de professeur n'est pas tout ; que maintenant il allait pouvoir, enfin, travailler ; et le reste ; à ébahir tant de braves gens. Il y eut bien besoin du vin et des petits gâteaux pour ressusciter les fossoyeurs.

De vrai, les Anciens eussent célébré cet homme à l'égal d'un dieu. A peine arrivé au Pouldu, et les malles entrouvertes, il se jette à écrire. C'est sa manière. Il n'accepte de perdre qu'un jour. Qu'on s'arrange pour assurer aussitôt le silence et la solitude. Jusqu'à onze heures, le matin, le cadenas est au portail. Nul n'a le droit d'entrer, sous aucun prétexte. La seule Francine se glisse, sans bruit, habile à ne point claquer les portes, à ne pas faire crier le gravillon ni grincer le puits. Je revois bien cette Francine, toujours en noir, qui ressemblait à quelque Mangeuse de pommes de terre de Van Gogh. Un peu voûtée, les pieds en dedans, les bras ballant-ballottant, et le visage levé vers vous, éclairé d'un sublime regard de chien fidèle. Quand elle avait parlé de Monsieur, elle avait dit tout. Elle ne savait probablement ni lire ni écrire. Elle fut longue à mourir, d'un cancer, à l'hôpital de Rennes, où Alain, jusqu'au bout, lui faisait envoyer des douceurs. Il faut dire que la fée du logis, que tantôt j'évoquais, surveillait le détail et l'ensemble. Elle avait son jugement à tout, au ménage, au courrier, aux visites. Elle était de secrétariat et d'ambassade. Même, elle pratiquait en virtuose la politique bretonne, qui est compliquée et cérémonieuse ; les égards, les incantations et les bavardages, le maire et le médecin, sans oublier les aumônes au curé et les friandises aux enfants. La fée est morte, elle aussi. Je ne remue que des cendres. Et sans doute, tant elle était discrète et l'amie de la pénombre, elle m'interdirait de faire paraître ici son fragile et noble fantôme. Mais je n'ai pas le droit. Je reviens à mon refrain : comment séparer ? Âme si loin retirée, cette maison, ce jardin, ces manuscrits sont pleins de vous. Souffrez donc au moins, de vous, ce profil perdu ; votre visage vers Dieu, comme il était.

Un peu avant onze heures, Alain appelait. On pouvait s'emparer du manuscrit, et lire. C'est ainsi que j'ai lu *Les Dieux*. Deux jours pour un chapitre. Par exemple, le portrait de César un matin ; et le lendemain le portrait de Tibère. Aujourd'hui, j'ai le manuscrit à côté de moi, hors de l'étui somptueux que lui fit faire le plus éclairé, le plus actif des amateurs de lettres ; et l'amateur, un beau soir, me le mit sous le bras, en cadeau royal. C'était me redonner à mon émerveillement de jeunesse, me confier à lui, comme Tobie est confié à l'Ange. Mais comment aurais-je oublié ? Voici les hautes pages d'un papier solide ; réglé ; mais l'écriture ne suit pas les lignes imposées. Parfois, elle y commence ; toujours elle s'en échappe. Elle joue des lignes et des intervalles. Elle n'obéit qu'à sa propre loi. Elle sait qu'on peut être tout libre et tout réglé, qu'on doit l'être. Ce qui frappe d'abord, ce sont les rapports du noir au blanc. César, c'est cette masse, sans fissure. Au-dessous, Tibère, comme un bloc de taille moindre. Jupiter encore au-dessous, en bas-relief ornemental. Je n'invente rien. Ce mur est devant mes yeux, pour mes yeux, comme il fut pour celui qui venait de le construire, comme il fut pour nous qui regardions, avant lire, après lire. Cette prose est monument, et voulue telle. Vous remarqueriez aussi, comme moi, que le chapitre rarement commence avec la page. Des dix qui font le livre III, le premier excepté, pas un seul. Pas un seul non plus ne commence au bas. Cela chevauche ; cela s'encastre ; cela s'épaule : toujours le mur.

Souvent, nous montions à la chapelle Saint-Maudé, qui domine. C'est que nous avions envie de voir des murs. Les murs bretons, Alain ne s'en lassait point. On sait que ce sont des murs de pierres sèches, au long des chemins, à séparer le champ du champ, qui n'est quelquefois qu'un étroit lopin. Tout le pays est comme construit à ciel ouvert. Même aux pentes raides des vallons les murs s'accrochent, comme des chèvres. Or les murs de la chapelle sont beaux, mais du même beau que les petits murs champêtres. C'est le même génie, le même métier de maçon. Et c'est cela que nous venions considérer. La façade, bien sûr que ce n'est rien. Un historien passerait, prononçant une date en sentence, courant aux pinacles, aux festons, à tout ce qui plaît et qui surprend en d'autres chapelles, qui sont célèbres. Celle-ci n'est pas célèbre. Ce n'est que la sœur à peine plus durable de notre vieille Francine. Mais Alain saluait Francine et lui souriait. Il saluait aussi la chapelle. Quelques fermes, parmi les arbres. Il faut connaître. Tout est si bien caché. A la plus proche, on prête la clef. On ne demandait pas la clef. C'était les murs qu'on voulait voir. La façade surtout ; parfaite façade. Pas d'ornements, si les pierres suffisaient. Elles font tout. Une porte en cintre, une niche vide au-dessus ; tout de suite, cela se termine en clocheton, qui a sa cloche ; et le dimanche on sonne la cloche. La corde pend directement du clocheton dans la chapelle. Pour monter à la cloche, s'il faut monter, des dalles suivent en escalier le toit d'ardoises. Tout est de pierre, à ne s'y pas tromper. Même le toit dit qu'il est un mur, car les ardoises épaisses, inégalement taillées, on

a dû les cimenter large, à cause du vent de mer, qui les soulèverait comme des feuilles. Les deux fenêtres, d'un seul côté, ce sont plutôt des meurtrières. Toujours de l'air, ici, sinon de la brise. On ne voit la chapelle de nulle part, mais de la chapelle on voit tout. Les dunes, l'une sur l'autre, construisent comme une colline. Toute une campagne de choux ou de blés dévale d'ici vers l'océan, vers Lorient et la côte de sable, ou vers les récifs de Douëlan. En pleine mer, apparaissant, disparaissant, l'île de Groix flotte, à l'ancre.

Je m'attarde en souvenir, comme Alain s'attardait. On faisait le tour ; on le refaisait. C'est le petit enclos des morts. Il n'y a plus croix ni tombes, mais c'est toujours l'enclos des tombes. Parfois Alain rêvait là d'une autre pierre, pour plus tard, et, gravé dessus, ce simple prénom breton qu'il avait choisi. C'était dit sans tristesse. L'un de nous murmurait quelques vers du *Cimetière*. Pères profonds, quand vous n'êtes plus que de la terre fleurissant au museau des vaches, vous êtes ineffablement fraternels. Non pas la mort, mais le paradis, c'est-à-dire l'univers comme il est. Car peut-on imaginer rien de plus beau ? Comme cette chapelle, quelle cathédrale serait plus belle ? Voilà, bien certainement, ce qu'Alain pensait. Vous lui parliez de Reims ou de Chartres. Il ne s'opposait pas. Doucement, il s'entêtait à sa chapelle. D'abord, à ce moment, toute cathédrale n'était que songe. La chapelle avait ceci pour elle qu'elle était là. Que penser de pierres dont la substance est de songe ? Rien de bon. Ce ne seront que paroles, d'autant plus vaines d'être plus habiles. Cent fois j'entendis cet axiome : " Tout ce qu'on dit est faux." Il ne s'agissait point de parler de cette chapelle, mais de la regarder. Le visiteur, parfois, croyait urgent de s'élaner aux discours, ne fût-ce que par politesse. Le pauvre en eût peut-être oublié de regarder la chapelle pour mieux conduire son discours. Je surveillais Alain, à la dérobée. Cet homme d'exquise courtoisie ne méprisait pas le discoureur, mais le discours. Il n'écoutait plus qu'à peine.

Toujours revenir aux pierres qu'on voit, où l'on voit encore si clairement le geste et l'aplomb d'un homme, un équilibre pour un équilibre. Cette pierre était ainsi, un peu plus longue sans doute que l'ouvrier ne l'eût souhaité. Mais qu'est-ce qu'un souhait au prix d'une pierre ? L'ouvrier aura voulu cette pierre qu'il ne souhaitait pas. De là, peut-être, cette trouvaille qu'il n'eût point trouvée, cette fantaisie qu'un homme de trop d'art nommerait maladresse, cette rupture du symétrique qui donne un sens et comme un être à la symétrie. Bien clairement, la façade rustique ne s'ornait que d'elle-même. On rappelait le mot de l'ami Valéry, qu'il n'y a pas de détail dans l'exécution. C'était l'évidence. L'évidence au moins de cette façade. La même évidence, pour celui qui regarde les grandes pages du manuscrit, comme nous regardions les murs. La première phrase commande, autant qu'une première pierre. Et celle qui suit ne sera jamais non plus tout à fait ce qu'on aurait voulu. Mais l'œuvre, toujours, ramène le conditionnel à la nécessité d'exister. Finalement, il faut que le

mur tienne et soit ce mur. Mais ce n'est pas finalement, c'est au départ, car, dirait quelque stoïcien, un mur n'est pas redressé, il est droit. S'il n'est toujours mur, il n'est pas. En ce sens, l'inspiration n'est rien, si l'on croit qu'elle empilerait n'importe quoi n'importe comment. Le mur sera beau ou non, il faut d'abord qu'il soit un mur, et donc le faire. En un sens aussi, un vrai mur est tout d'inspiration, par le choix de la pierre à chaque pierre, par le risque, qui est bien une aventure, comme un amour est une aventure.

J'eus ce privilège, au bout d'un temps, de rester près d'Alain quand il écrivait. J'étais celui qui ne dit rien. J'étais dans mon livre, ou je regardais par-dessus, cela ne gênait point. Autant dire un chat, et ce chat-là ne manquait pas de s'instruire. La rapidité de l'écriture était remarquable autant que le nombre et la longueur des pauses. Le stylo levé, comme un peintre tient la brosse levée, la rêverie ne s'égarait pas. C'était une sorte de rêverie sur le blanc et le noir, sur ce blanc qui devenait blanc par le noir, qu'il aimait très noir. Je dis rêverie, je dirais aussi bien attention. C'était un seul mouvement. Si parmi les écrivains, il y a les promeneurs et les assis, Alain parmi les assis. De même il peignait assis, et non debout, la petite boîte à couleurs sur les genoux, exactement comme il tenait ses feuilles. Et s'il se lève, c'est assez pour aujourd'hui. On pousse le cahier ; on referme la boîte ; on ne regardera plus jusqu'à demain ; il faut reposer les yeux ; il faut rompre.

Surtout, ne lui parlez pas de ce qu'il vient d'écrire. Nous observions cette règle. Nous évitions, de très loin, ce qui y ramènerait. La meilleure intention naïvement pouvait nuire. Ce qu'on aimerait lire, on croit le savoir : on ne le sait du tout. Le maçon est seul au milieu de ses pierres : c'est qu'il a seul le regard du maçon. Alain fuyait le généreux donneur de conseils, surtout amical, et qu'on est bien obligé d'écouter d'une oreille. Mais il n'accordait que la mauvaise aux bavards. Le canon lui avait gâté une oreille. Discrètement, il aimait à en tirer symbole. C'était une sorte de conclusion. Il s'excusait, non sans malice : "Je suis sourd d'une oreille, depuis la guerre. " Presque, il eût été sourd à notre admiration, si l'on avait songé à la dire. Et pourtant ! Ces chapitres incorruptibles, l'un après l'autre, à peu près sans ratures (à peine un mot barré de page en page), cette puissance, cette assurance solaire, cela tenait du miracle. De la main d'Alain, deux dates. 1<sup>er</sup> août 1933 : c'est le début de l'aventure. Et, sous la signature à deux traits : 26 septembre 1933. Ajoutez que, certains jours, tel ou tel *Propos*, pour les revues, suspendait le livre. Car une autre règle, du moins cette année-là, était de ne rien écrire l'après-midi, même le plus court billet.

Je vois encore le précieux manuscrit, chaque jour, à la même heure, sur une grande table à buvards, gommes et crayons, de quoi ravir l'institutrice ou la postière. On lisait, ou avait lu, sans un mot dire. Alain nous regardait en sifflotant, et puis la pieuse secrétaire comptait les signes, et puis l'on tremblait de bonheur. Alain n'aimait que d'aimer et d'être aimé. Nous étions là pour tous ceux qui l'aimaient et qui l'aimeraient. C'est dans nos regards, qui se dérobaient par l'émotion trop forte, sur nos lèvres, qui ne pouvaient plus que sourire, qu'il trouvait sa gloire à lui, mais c'était tout autre chose que la gloire. Ou bien la vraie gloire, c'est cela, un inconnu qui soudain surgit, qui vous connaît tout, qui vous aime, qui vous le dit, et qui disparaît pour toujours. Les plus purs sont peut-être ceux qui n'osent pas venir, ni même écrire, car cet amour, qui est l'amour, vit lui aussi de pudeur et de regret. Parfois, beaucoup plus tard, il m'est arrivé de surprendre quelque ombre de mélancolie, un instant, sur l'incomparable bleu du regard. Le vieil homme, qui avait tant écrit, et toujours d'amitié humaine, à quoi bon ? disait-il. Songez. *Les Dieux*, en dix ans, n'avaient pas trouvé cinq mille lecteurs. C'est à se demander si l'on écrit pour des hommes. Mais il suffisait d'un fidèle pour réchauffer ce cœur. Un, simplement, qui montrait qu'il avait lu et qu'il aimait. Car la louange et la couronne ne sont jamais rien. Alain était de ces rares qui écriraient un livre pour un seul, à ne jamais paraître. On sait peut-être que nous devons *Histoire de mes Pensées* à un mot d'Henri Mondor. Tout le livre est une réponse. Elle ne sera jamais assez longue. Ce n'est pas si commun quelqu'un qui interroge et qui désire de savoir quel on est. Alain écrit son livre, pendant l'été de 1935, dans une allégresse et une fougue de jeune homme. Il avait choisi de gros cahiers quadrillés, qu'il dévorait du regard à l'avance, comme si le papier allait lui manquer. Il avait décidé de ne marquer les chapitres qu'une fois le livre achevé. C'était courir qu'il voulait, le trot et le galop, cette libre allure qui lui plaisait si fort en sa chère Sévigné. Il me disait, la main à ses cahiers : " J'en écrirais cent. " Ce n'était pas une boutade.

*Histoire de mes pensées*, si peu histoire, c'était bien encore le même livre que *Les Dieux*, et c'était cependant tout le contraire. On ne peut écrire plusieurs fois *Les Dieux*. Ou, plus exactement, on s'y prépare, comme fit Alain, par le cours, par le propos, par la dissertation suivie. C'est trier les pierres. Ce n'est pas encore construire. Un jour, tout est à pied d'œuvre pour le temple. J'ai vu la table des titres avant les chapitres et les livres, comme si le conte d'Aladin recommençait, le trésor naissant d'un mot. Ou bien des personnages dans la coulisse, Ésope, le Saint, le Diable attendent un signe du Régisseur. Il est vrai qu'on les connaît depuis toujours. De même on connaît où passera le mur, s'il longe le sentier, car il y a une nécessité et une loi du sentier, qui n'est pas n'importe où,

n'importe quel. Et de là au détail, à la grosseur, à l'encastrement des pierres, il y a plus d'une suite. Il était du destin des dieux que leur livre, si quelque philosophe l'écrivait, eût, en quelque sorte, la forme immuable d'un poème, et même qu'il fût un poème formé de poèmes. Partout forme, et formes dans la forme, car les dieux ne sont que formes, et quelles autres formes que les dieux ? *L'Histoire* nous tirait hors de Bretagne, mais finalement nous y ramenait, jusqu'à n'être, au jugement d'Alain, qu'une manière de préface aux *Dieux*.

A force d'y regarder, je me flatterais d'y voir une autre prose, pure prose peut-être, rapide à casser le souffle. Au contraire, la prose des *Dieux* chante ; beaucoup plus proche de cette poésie en prose qu'Alain avouait un jour avoir cherchée toute sa vie. Où serait-elle, si ce n'était la prose même des *Dieux* ? *Nous* parlions de murs devant ceux de la chapelle ; j'ai parlé de mur devant le manuscrit ; il ne faut pas oublier que les phrases ne sont pas des pierres, que c'est Amphion qui enchaîne, ou Orphée, ou Alain. Selon l'ordre du noir et du blanc, l'effigie de César au-dessus de Tibère, Jupiter par-dessous en assise au monument. Mais dans l'ordre du lire et du dire, tout s'inverse. Le temps reprend ses droits. La chronologie range de nouveau Tibère après César. Tout part de César. La forme de César produit celle de Tibère, l'une et l'autre comme deux soleils distincts et confondus dans le feu de Jupiter. Le mur, certes, n'a pas fini de nous instruire ; encore ne gagne-t-on rien à brouiller tout. Les arts se séparent les uns des autres tout autant qu'ils s'éclairent. Essayez à votre voix la prose des *Dieux*. Il ne s'agit pas de la déclamer. Mais peut-être comprendrez-vous ce qu'Alain me disait, que la longueur des chapitres lui avait été inspirée par la musique.

Le soir, nous faisons tourner des disques. C'était le plus souvent les dernières sonates de Beethoven, la 109, la 111, la 90 aussi. "Écoutez-le, disait Alain, comme il raconte." Il écoutait le récit qui n'est que récit, récit de rien, récit de tout. Ce sont les façons, les passages, les grâces du dire. Valéry, dès qu'il était question de l'art de dire, ne manquait point de répéter son mot : "Le *Cantabile*..." *Nous* rêvions aussi sur ce *Cantabile*. Imaginez la parole humaine, quand elle a définitivement renoncé à l'éloquence, où il y a toujours de la violence un peu. Elle ne prétend plus à se faire entendre de loin. Elle devient le monologue de l'amitié, à voix basse, à souffle envolé. On sait bien que la sonate ou le quatuor n'ont pas besoin de tant de bruit pour monter au ciel. Comme le son, s'il part du bruit, le surmonte et le nie, de même cette prose légère, qui n'est plus la parole, qui la perd, qui sauve le plus pur. C'est la confiance, le murmure ; mais les sons ne s'y écrasent, ne s'y bousculent ; tout est net, articulé ; tout vibre, se répond ; il y a des échos, des refrains, des strophes ; les silences sont admirables. Cela se construit pour les yeux, mais l'ordre, dans le temps, sollicite imperceptiblement la danse. Il est merveilleux au cœur ; il intéresse, il touche toute la machine. Cette prose des *Dieux* ne développe pas en trois points. Ce serait leçon : l'éloquence reviendrait. Cherchez-y des temps, des tons, des cadences. Leur variété surprend. Tout y procède de l'humeur, toute l'humeur s'y fait esprit. Jamais penser ne fut si

proche de chanter. Quand le chant est parfait, la méditation aussi est complète. Le théorème rejoint le poème ; il est bien plus qu'un théorème, il est poème. Je lis mes *Dieux* comme le livre des plus belles prières. Je conviens qu'un philosophe puisse hésiter. Que signifient ces prières d'in-crédule ? Pour moi, j'étais né à me précipiter au beau sans demander de preuves, totalement pieux, absolument impie. D'avoir été convié à l'apparition, ce serait à supposer quelque providence. Il faut croire qu'Alain connaissait les siens, comme Dieu.

A onze heures, quand nous poussions la barrière blanche, c'était en quête du facteur. On l'a vu. Chacun le guette. Nul ne sait d'où il surgira. Le facteur, c'est encore un dieu. Le manuscrit, pour tout un jour est fermé ; le poème continue. Tout y entrera. C'est le même poème depuis toujours, pour toujours, celui de l'univers, des hommes, des dieux. Voici le facteur qui débouche, poussant son vélo. Ce Breton trapu serait un Grec aussi bien. C'est le fantassin modèle, de Verdun ou de Troie. Alain, non sans précaution, essaye bien quelque piquant discours à la Thersite, histoire de réveiller, sous la vareuse et le panama du facteur, le fantassin des matins d'attaque. Mais le facteur célèbre ses chefs, l'honneur, la patrie, comme le Grec acclamait Nestor. Que dire ? Alain ne laisse de vénérer ce fidèle soutien de l'ordre, comme il l'appelle, et, tandis que l'obéissance vertueuse enfourche son vélo : “ Je n'ai jamais rien gagné par ce genre de discours... ” Tout change sans cesse, telle est l'apparence ; rien jamais ne change, voilà le grand secret. Il est vrai que les bonnes gens d'ici nous aident. A croire que le retour éternel soit la loi des villégiatures. A chaque pas, Alain se plaît à reconnaître ce qu'il connaît.

Voici Philomène, la serveuse de l'hôtel, toujours le même hôtel et la même servante, jacassante, piaillante, portant haut sa coiffe de Pont-Aven et ses épauettes à coquilles. Comme une mouette criarde, à grandes ailes de dentelle, elle tourne, elle vole autour de nous. Nous sommes ses victimes marquées. Elle nous adore. Elle nous jure que tout va bien et que tout va vite, que le rôti n'est pas brûlé, que le repas ne dure pas deux heures. Alain répond aux évidences de Philomène avec autant de bonne

grâce qu'à celles de Spinoza. Tout est succulent, même les frites à la graisse, surtout les frites. On dirait, à l'entendre, qu'il est grand mangeur ; c'est seulement que son plaisir est grand. Difficile et gourmet, s'il veut ; ou bien découvrant des qualités à l'insipide, s'il veut. Je vois bien qu'en toute occasion il choisit d'aimer. Ce muscadet, il l'honorerait d'une ode, comme Horace, mais il n'en boit jamais plus d'un petit verre. Il remercie le vin. Il remercie le repas d'être un si long repas ; car, de son poste d'angle, il regarde tout et s'amuse de tout. Le jeu est d'inventer ce qu'on regarde et de tenir ferme au personnage inventé, le feint et le vrai fibre à fibre tressés. L'insouciance, la mémoire capricieuse aidant, les sur" noms sont bientôt plus naturels que les noms. C'est, par exemple, Mme de Lespinouze, qui ne sut jamais qu'elle se nommait ainsi, vieille et charmante douairière à quadruple chignon, mère et mère-grand à rendre jalouse Hécube, qui catéchisait comme elle pouvait et prêtait les romans de Bernanos à la sauvette. On troquait curé contre curé, le village de Balzac contre la campagne à la Bernanos, non sans jappements ni révérences, où le chignon pyramidal oscillait dangereusement. Alain, qui se tenait toujours un peu à l'écart des propos de dames, complimentait en ambassadeur, par gestes plutôt et par maintien, ravi de cette façon de menuet, et tordant la prune comme il devait, œil pour œil, afin de ne pas décevoir la minaudière. Cette Lespinouze en demi-songe devenait la Dame de lecture. Sur ses goûts, sur son passé, sur toute une province derrière elle (nous savions seulement que c'était Bourgogne), sur les rivalités et les coteries, Alain prononçait à la royale. On nous aurait trouvés devisant au plus haut sérieux de gens et de lieux tout à fait imaginaires. Que ne peuvent porter les paroles ? Parfois, on riait tout franc de cet excès et de cette continuité dans le frivole. Le plus drôle était de croiser la dame, au détour, la vaste robe, presque une crinoline, comme gonflée, pour quelque Assomption, du vent de notre chimérie.

Ainsi, au seuil des boutiques, au long des sentiers, s'opéraient d'invisibles métamorphoses. Un an après l'autre, il avait changé presque tous les noms des plages. La petite plage des Anglais, avant d'arriver au fortin rose, c'était désormais Philoctète, depuis l'après-midi d'été où j'avais conté là le drame de l'Adolescent éternel. La plage en cercle, la dune en amphithéâtre, et les plus beaux rochers du monde encadrant un rideau de mer, nous aurions pu voir Ulysse et Néoptolème soudain, ou entendre, sortant de la grotte, les gémissements de Philoctète. Nous aurions pu. C'était assez pour que cela soit à jamais. Ce vide de tragédie nous fut toujours autant que le poème. Allant à la plage, chaque fois nous allions à Sophocle, à tout le théâtre. Une autre, qui pour ceux du pays est la Belle-Engenais, elle était déjà, quand je vins, la plage de la Création. Elle est au décor de l'un des Entretiens. On y va par le chemin des dunes. C'est au bout, juste après le lavoir de pierres plates, à l'ouverture d'un vallon tout mystère. Pourquoi la Création ? Alain n'expliquait guère. Il disait : "Allons à la Création." Le visiteur comprenait ce qu'il pouvait. Si c'était un vrai lecteur, il suffisait de lui souffler que c'était là qu'un jour raisonnait

l'Éphémère pour qu'il entrât aussitôt dans notre rêve et le continuât. On expliquait aux autres que c'était à cause d'un fleuve de rien du tout, qui coulait tantôt ici et tantôt là, et qu'on ne retrouvait jamais la même plage. J'ajoutais, pour animer, qu'on reconnaissait fort bien, dans une toile célèbre de Gauguin, le chemin des dunes, le lavoir, la mer au fond, et même la Maison du pendu, comme on dit, au sommet de la plus haute falaise.

Alain se souciait peu de Gauguin quand il avait l'océan devant lui, le sable, l'eau, dans un mouvement et un brassage perpétuels. Si vous aviez demandé : " Où la Création ? " il vous aurait répondu qu'on ne peut rien voir le premier jour, ni rien savoir ; et que même sept jours d'homme ce n'est pas assez pour seulement apercevoir. Il faut rester et revenir. Au seul fidèle, le vrai savoir. Si les marées sommeillent, si c'est la torpeur d'août presque sans vent, vous pourrez bien croire que cette plage déserte a été créée une fois pour toutes. Il nous arrivait de recevoir quelque étourneau, qui décidait, après un moment, que c'était un pauvre pays, où il n'y avait rien à voir. Patience. Attendez au moins les marées et les vents. Vous ne poserez plus de question. Le petit fleuve roulera en sauvage vers la mer. En deux heures, c'est un nouveau monde, celui que le reflux abandonne, après dix mille mondes créés et détruits. On tenait contre l'écume, la pluie ; le vent nous plaquait et nous roulait les capuchons au corps. On ne disait rien. On était dans le poème, dont les poèmes ne sont que des souvenirs.

Nous espérions l'équinoxe comme une fête. Alain savait exactement le jour et l'heure, car il était scrupuleux à ne pas oublier l'annuaire des longitudes, où se ravir de positif. C'était, chaque année, une autre fête. Parfois, de la brume à ne pouvoir plus que deviner là-dessous l'énorme et livide balance. Une fois, je me souviens que tout fut pur, tout d'une extraordinaire sérénité. Alain cherchait des yeux Neptune et ses chevaux. Puis, terminant une toute autre pensée, qui était la même, il me dit que ce que nous regardions là, passionnément, ce n'était rien d'autre que l'inertie. Toujours la mythologie et la physique ensemble. Il avançait parmi les contes qu'il inventait, et doublant les époques encore, Grèce par Bretagne, saluant au passage, dans la falaise, la grotte de Briséis et le tombeau d'Achille ; mais nul moins que lui n'a coiffé sa tête d'un nuage ; nul n'a mieux suivi le sentier des dunes, sachant que c'était un sentier, et ce que c'est. Il pratiquait en grand artiste l'art de feindre, l'art de ne jamais feindre aussi ; ce ne peut être que le même art. Ce va et vient faisait sa liberté. Comme à ceux qu'il aimait, à ces rochers, à ces criques, aux champs, aux bois, il donnait tout ; car il faut donner tout. Tout est vrai, vrai à la fois, tout de l'homme est humain, tous les âges, toutes les religions. Mais ce poète, ce généreux, le même, se retirait tout. Non pas en deux temps, et comme deux hommes successifs. C'était le même homme qui riait, qui était grave. Il me disait volontiers qu'il n'était pas sérieux. Surtout, n'allez pas entendre mal. L'homme sérieux lui semblait l'homme bloqué, tout père, ou tout latin, tout partie d'homme, et non pas tout l'homme. C'était délier qu'il voulait, et se voulait délié. Le sérieux est incapable d'être grave. Et d'autres, qui croient qu'ils rient, ne sachant que

rire, font une autre espèce de sérieux.

Je ne puis vous précéder sur tous les chemins. Il y en a trop. Nous partions après la sieste, la boîte de couleurs en bandoulière. Ce qu'Alain nommait sa grande boîte, ce n'était encore que du Cinq Figure, comme disent les peintres, c'est-à-dire format de promenade. Alain préférait son Deux, qui est tout petit format. Ce n'est alors franchement que pochade. On s'assied n'importe où. Il suffit de quelques bonheurs, et le petit carton dira longtemps un bout du ciel, des arbres morts, un chemin qui tourne. Quel beau prétexte que de chercher le coin à peindre ! Prétexte à se taire, à regarder. Toute fantaisie trouve son excuse. Car peut-être qu'on était parti au bout du monde ; si l'on s'arrête à deux pas, c'est à cause de cette ligne de petits saules, qui virent au rose. Ou bien, on va, on va ; on découvre des fermes inconnues ; on se perd dans des chemins creux qui ne mènent plus nulle part. C'est qu'on cherche un sujet, dit-on. Mais on sait bien que tout est à peindre. Sauf, évidemment, les sujets à peindre. On s'y laissera prendre encore plus d'une fois. Certes, on se moquerait bien de celui qui proposerait de peindre la chapelle ou le vieux puits. Mais on se dit : que cette mer est belle, que cet éclat du soleil est beau sur l'océan ! On se met au travail. On s'aperçoit qu'il n'y a rien à peindre. Quand on est Alain, la leçon qu'on tire d'une pochade manquée peut vous avancer loin. En peinture aussi, si l'on s'y décidait. Mais ce n'était pas toujours en peinture que la pochade se continuait.

Il s'était fait un métier qui n'était qu'à lui, qui ne s'accordait même à aucune école. C'était à Pontivy, son premier poste, qu'il s'était mis à la peinture. Il y avait au collège un rapin de service, pour enseigner le dessin aux enfants, et ce rapin ne rêvait que de couleurs. Il passait la toile uniformément au rouge avant de peindre, bien surpris de ne pas obtenir par ce procédé les merveilles qu'il promettait. Alain donna donc dans la manie du rouge, admira, imita, prépara ses toiles, espéra, barbouilla, désespéra ; mais, comme il était déjà notre Alain têtue, il s'entêta. Je crois qu'il avait toujours dessiné. Comme il disait : a Le trait n'est pas beau, mais la vue est juste. ” C'était en place. Trop, peut-être. Il n'y avait pas d'erreur, pas de fantastique, d'où partir. Un jour, comme il pochadait à l'ombre de quelque roche, un vieillard à barbe de peintre se campa derrière lui un bon moment. On reconnaît aussitôt le peintre, la façon de plisser le tour des yeux, de reculer, de ne rien dire et de tout dire, et cette

rude cordialité. C'était un peintre. "Tout au couteau, fit-il, c'est bien." Puis quelques mots sur le cobalt et le cadmium. Ce sont les mots de passe. Enfin, avant de continuer sa route, le vieux interrogea, comme de soi à soi : "Pourquoi voulez-vous peindre ce que vous voyez ?" Cet oracle de peintre avait frappé le philosophe. On ne peut jamais peindre ce qu'on voit. Proposition nécessaire, à laquelle on vient buter un jour ou l'autre. Alain en convenait aisément. Et que la peinture n'est du tout quelque sorte du dessin. Même, cette autre certitude avait condamné la brosse et consacré le couteau. On risque de tenir la brosse comme on tiendrait le crayon ou le fusain ; le couteau, lui, écrase la ligne, impitoyablement. Alain écrasait donc, mais d'une main très légère, nouveau maçon de cet autre mur.

A proportion du format, le métier n'était point de petit métier ; la touche large, des audaces partout. Ma joie était de regarder par-dessus l'épaule. Je ne perdais aucun mélange ; je suivais tous les mouvements. Le peintre Alain souffrait les conseils. Il demandait parfois : " Qu'est-ce qui manque ? " Je portais l'œuvre à quatre pas, et nous considérions. Si le regard allait toujours du paysage au pays et du pays au paysage, c'était la faute peut-être de ce pays que nous aimions trop. Vous pensez bien qu'Alain m'avait enseigné cent fois que le modèle de l'œuvre, c'est l'œuvre même. Nous n'avions pas besoin d'évoquer les analyses de Kant. Un discours vrai, c'est beaucoup. Mais le plus étonnant, c'est de peindre, et d'oublier tout son discours entre la palette et la toile, et de sentir, et de savoir qu'il demeure un discours vrai. Il y avait alors de longs arrêts, bien plus longs qu'à écrire. La page, on voit bien qu'il faut qu'elle se noircisse. Mais le petit carton, si vite couvert, n'est-il pas aussitôt terminé ? Cela commençait par la plaisanterie, comme rituelle : "Le ciel d'abord, ou la terre ?" On imaginait deux écoles. "Et voilà encore un ciel de cobalt qui va me coûter cher ", ajoutait le peintre. On riait, car Alain maltraitait les tubes en grand seigneur, tout au plaisir d'user jusqu'à gaspiller. La pochade ne tardait point. C'était déjà la falaise bleue nageant à contre-jour, ou ce doux pré de Bretagne à quoi son cœur le ramenait.

Ce n'est qu'un pré, qui descend aimablement jusqu'à la première chèvre, puis il vous remonte à la deuxième. Un toit d'ardoise parmi le fouillis des branches. Au fond, c'est la colline. Mais vous connaissez le pays, maintenant. Par là, le chemin creux qui grimpe à la chapelle. Il est vrai que tous les chemins cherchent cette chapelle qu'on ne voit pas. Tout l'univers n'était que ce pré. Ce qu'on verrait, si l'on prenait à gauche le chemin, nous sommes capables de le réciter sans rien omettre, ni la maison du retraité de la marine dont la femme est sourde, ni le champ de blé ou d'avoine sous les pommiers, ni cette partie du chemin, si bien construite entre les fermes, où l'on joue aux boules le dimanche. Mais enfin, quand on n'y va pas voir, qui sait ? Je vous dis que tout l'univers n'est que ce pré ; et ce pré, c'est le pré du faune. Encore un nom que le visiteur ne comprendra pas. Méfiez-vous. Le peintre attend votre question. S'il a vu le faune ou non ? Il risque de ne pas entendre. Regardez plutôt. Là-bas,

n'était-ce pas le visage du faune ? C'est l'une des chèvres. Il se peut. Mais sachez que le peintre n'est pas convaincu. Tout à l'heure, nous lisions une ode d'Horace, et j'ai le Mallarmé aussi dans ma poche. Ce n'est que faune partout. On reprend le jeu. Voir ; qu'est-ce que voir ? Avoir vu, qu'est-ce donc qu'on avait vu ? Le faune redevient la chèvre à travers les branches, la distance n'est plus que couleur. Le pré, la colline, le toit, c'est la même pâte d'apparence. Et quelqu'un dirait que l'apparence est comme un rêve, mais Alain répondrait qu'il peint et que l'apparence lui suffit. Le petit format conduit peut-être ce genre de méditation. Pour que chose soit, il faut si peu. Un peu sur le bout du couteau, c'est toute une rangée d'arbres, là-haut. D'une seule traînée de couteau, dire le vent d'hiver tout encore présent au calme de l'été, et dans l'air contre l'air cette force qui est un arbre, la place du peintre aussi, et célébrer la peinture par la peinture, sans doute, c'est l'impossible, mais cet art impossible est la peinture. Alain se recule, cligne comme un peintre, chantonne pour soi et dit : "Si j'étais peintre..." C'est un philosophe qui peint.

Six heures, l'heure du peintre. On baguenaude jusqu'à cette heure-là. On se prépare à peindre en peignant. On prépare par de la peinture le petit carton où l'on espère de peindre, car on espère. Cependant, de la bonne oreille, on écoute l'ode ou le sonnet. On traduit l'ode. On prie de relire le sonnet encore une fois, et même on prend le livre un instant, juste le temps d'y marquer un pouce de couleur. La lumière étant trop crue. Elle dévorait toute couleur. Voici le point merveilleux où la lumière devient couleur. Entre le jour et le soir, quel suspens dans la splendeur et la tendresse ! Et maintenant, mon ami, il faut aller vite. La pochade était trop tôt venue. Souvent séduisante, à la garder ainsi. Mais distraitemment on ajoutait. A chaque touche, c'était une autre pochade, toujours une autre. On manque ; on sauve ; on a si bien sauvé que de nouveau tout est manqué. A six heures, on n'a plus le droit de manquer. Tout est trop beau. Le livre est fermé. Par-dessus l'épaule, je participe au silence, au regard. La pochade, celle précisément que le peintre voulait, est-ce enfin celle-ci ? Le couteau à peindre hésite. Il va jusqu'à la toile encore, c'est à peine s'il la frôle ; ou bien il revient sans rien toucher. Le soir, lentement, a changé la campagne, le ciel. Depuis un moment, la pochade ne change plus. Elle ne ressemble plus. C'est elle qu'on regarde, à jamais qu'on regardera. De nouveau, elle est à quatre pas du peintre.

Par les approches du crépuscule, il semble que tout redouble de mystère. Mais ce serait déjà une pensée de soir, facile et faible. Dans la lumière d'après-midi, c'était aussi bien le plein du mystère. On ne peint jamais que le mystère. Au moins, c'était lui qu'Alain ne se lassait de peindre. Dans ce beau pays, tout partout se referme. Deux pas, c'est un autre monde. On cède à cette tentation d'aller voir derrière. A chaque fois, ce qu'on voit est si simple ; encore un petit pré, une rangée d'arbres, une chèvre. Mais ce qu'on voit n'est que le visible de l'invisible. L'invisible ! Père des dieux, lui-même dieu. C'est toujours lui que l'homme voudrait voir. Il était entendu qu'on ne parlerait point des dieux. Mais je ne pouvais oublier le grand manuscrit qui attendait l'aurore. Et puis, le peintre à

sa peinture, la peinture devant le peintre, me parlaient des dieux à leur manière. Ceux qui passaient sur le chemin ne voyaient qu'un peintre. Mais c'était Alain qui peignait, qui regardait, qui était cet homme qui vient d'écrire, qui va écrire, qui ne cesse d'écrire *Les Dieux*. L'œuvre, l'homme, la campagne, la peinture ou la promenade, pour moi c'était tout un. Le jardin de l'enchanteur, ce n'était plus seulement le jardin des roses, c'était désormais tout ce pays breton. Ce le sera toujours.

\* \*  
\*



# POSTFACE D'EN BRETAGNE AVEC ALAIN OU EN CLASSE AVEC ALAIN

Ce bel exemplaire, que l'ami de Sacy (Monsieur de Sacy, comme aurait dit Pascal) a voulu si beau, c'est peut-être honteux de l'avoir rempli à ras de marge de tant d'encre et de prose, marginale et latérale.

Peut-être de ces marges et de ces gloses on fera le commencement d'autre chose. Je sens que cela ne serait pas fort difficile. L'écriture s'est resserrée vers la fin, comme si elle avait la nostalgie d'aller, et d'encore aller.

C'est écrit, marges et pages, va comme je te pousse. Il ne s'agit ni de style ni d'écriture.

Si l'on en faisait un autre chapitre, il faudrait filtrer, décanter, reprendre. J'ai laissé filer la mémoire au fil de mémoire. J'ai bourré de "petits faits vrais" comme conseillait Mr Stendhal de Grenoble.

Ce n'est encore qu'une ornementation d'exemplaire, de la prose au lieu de dessin, noir et couleur.

On peut recopier. On peut transformer et continuer. Je ne sais trop. Cela vaut-il la peine ? Quant à moi, je continuerais volontiers. La prose attire la prose.

Si, de tout mon fatras à moi, quelque chose de moi devait rester, je voudrais que ce fût ce petit livre comme il est s'il s'arrêtait là. Je ne souhaite rien au delà. Le rapport de l'Opuscule à l'Oeuvre immense exprime on ne peut mieux celui de la petite classe à la grande, la petite parfaitement satisfaite d'avoir eu ce rapport avec la grande. Sans la chance de la rencontre, nous, de la petite, nous aurions pu nous imaginer que nous étions la grande. Nous aurions toisé de haut Platon, Descartes, Kant, comme un bout de vers luisant qui contesterait Andromède ou les deux Ourses. Cette gloriole est assez commune, elle est de premier mouvement, le mien, le nôtre, et je me garde bien de mépriser trop vite et de condamner l'humeur de gloire qui n'aurait pas manqué d'être la mienne. Peut-on tirer gloire d'un bonheur ? L'idée de gloire s'évanouit pour ne plus laisser que le bonheur. On ne réclame rien de plus. On ne cherche pas non plus à troquer ce bonheur que l'on a contre un autre bonheur. La rencontre que je fis d'Alain ne m'a pas guéri de ma mélancolie mais elle m'a donné de la joie pour toujours. Je puis m'enfoncer dans la tristesse ; au fond, qui est tristesse, je trouve encore la joie. Elle a le sourire qu'il avait, cette bonté, la douceur et l'exquise pudeur dans la gentillesse du regard et du silence. Cet homme-là, s'il n'avait rien écrit, s'il avait été jardinier ou n'importe-quoi, aurait été l'homme qu'il était.

Ceux qui veulent se décrire Alain en commençant par le professeur n'arriveront jamais à rien de vrai. Je sentais bien cela quand j'étais son élève et qu'il n'était que mon professeur. Mais fut-il jamais mon professeur seulement ? S'il fut, ce ne fut pas longtemps. Ma chance encore (que de chances !) fut peut-être d'avoir en classe de philosophie, un professeur qui était le fin du fin, l'aisé, le brillant, l'éloquent, dialecticien, polémiste, méditatif l'air profond, des éclairs de lunettes, la marche, le geste, des remous de manteau aussi, qui achevaient d'enseigner et de convaincre. Il se moquait de tout impassiblement. Des programmes, des problèmes, des médiocres et des grands, de nous autres, pauvres écoliers naïfs, de lui surtout. S'il avait eu le quart de l'ambition requise, il finissait de quatre Académies. Pour faire carrière dans la sophistique, il faut au moins croire à son personnage sinon tout à fait à soi. Lavelle, que j'ai entendu une fois, avait de ce brillant là, mais, comme on sait, Dieu et Lavelle soutenait Lavelle. Je devine que j'ai gardé beaucoup de mon premier sophiste. Les braves Khâgneux, mes compagnons, ne cessaient de prophétiser, autour de mon ardeur de jeunesse. "Tu trahiras...Tu trahiras..." me disaient-ils. Ce qui signifiait que j'aurais les Honneurs, titres et fauteuils. Ces prophéties me plaisaient et me déplaisaient. Je comprends bien cette fable du démon, que Socrate invente pour expliquer autant qu'il peut quelque chose de très secret, qui est, de Socrate à Socrate, le plus obscur ou le plus clair, le plus profond. Jamais le démon de Socrate ne poussait So-

crate ; simplement il l'entravait et le retenait. Je n'ai jamais pris au sérieux les prédictions sur mon honneur et sur ma grandeur Et ce n'était pas, de ma part, quelque jugement sans appel sur les grandeurs et les honneurs. Cet éclat me tentait parfois. "*Les figues tombent, je tends mon manteau*", dit Epictète (Alain citait souvent ce mot). Eh bien, moi, je n'ai pas tendu mon manteau. Je n'avais pas envie d'avoir envie. C'était mon démon qui n'avait pas envie. "Paresse"...Est-ce ainsi qu'il faut quelque fois nommer mon démon ? Alain, parfois, lui aurait donné ce nom. Ce n'était qu'un nom ; ce n'était pas une sentence, comme au tribunal.

Tous ces détours pour expliquer que j'aurais dû décider que Mr Chartier, professeur de philosophie, ne valait point le Lacombe au manteau volant, qui était mon professeur à La Flèche. Et telle fut ma décision, à la fin du premier cours. Grenu (René) qui venait de Rouen, qui avait des boucles de cheveux blonds, d'un blond cendré à la française, et qui portait joliment le nez sinueux et long, un garçon courageux et vif, toutes les évidentes qualités d'un excellent élève, "qu'en penses-tu ? me dit-il. Il ne vaut pas mon professeur..." Je répondis : "Il ne vaut pas le mien non plus."

L'auteur des *Propos d'Alain* avait dû laisser quelque sillage de son renom à Rouen, où il fut, de 1900 à 1903, professeur au Lycée Corneille.. Mon camarade aux boucles savait probablement que Chartier ou Alain c'était tout un. D'où sa désillusion, peut-être. Quoi ? C'était là l'illustre professeur, l'illustre écrivain !

Ma désillusion à moi était tout autre. Mon Sophiste de La Flèche, entre un effet de raglan et un autre, s'était contenté de me tirer des fiches de son fichier. - "Chartier ? avait-il dit. À Henri IV vous aurez Chartier Émile, qui a la chaire de Philosophie en Rhétorique Supérieure (Le Sophiste devait sourire d'un sourire de sophiste à ce nom de Rhétorique Supérieure...). Qui a publié..." Suivait ce qu'Émile Chartier avait publié dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Je dus entendre le nom sacré de Lagneau, mais sans l'entendre. L'énumération des articles publiés était si grise que je ne retins rien. "En ce qui concerne le problème de l'espace, Chartier est "nativiste." Je retins cette phrase parce que l'étiquette de nativiste était l'une de ma collection. Je ne la cite que pour faire entrevoir une étendue (et presque un empire) de la sottise qu'il convient d'appeler universitaire, qui écrase dogmatiquement le champ libre de la philosophie. Je suis parfois revenu sur ce "Nativiste" et j'avoue que je n'ai jamais rien compris. À le comparer au Sophiste maître Protagoras, mon agrégé de La Flèche n'était que le songe d'un songe. Il était vaguement secrétaire de la *Societas Spinozana* qui peut-être n'est aujourd'hui qu'une ombre. (Et qu'importe cette Societas à Spinoza ?) A cause du secrétariat, le sophiste fléchois se disait spinoziste. A Henri IV, j'ai appris ce que c'est que lire Spinoza. Tant qu'on ne sait pas le texte de l'*Éthique* à peu près par coeur, on ne peut pas lire. Et j'en ai connu qui, sachant par coeur, n'ont plus assez de force pour lire. "Beau ! Mais difficile autant que

rare..." C'est Spinoza qui le dit.

Dès le premier cours, quand je décidais superbement que mon nouveau professeur ne valait pas l'autre, ce n'était pas sans un soupçon sur l'autre. Encore une chance : le cours de ce premier jour est devenu un *Propos* en forme parmi les *Propos d'Alain* de cette année-là. C'était Octobre 1923. Alain...il faudrait dire Mr Chartier, tous les élèves de ce moment-là disaient : "Chartier. Le cours de Chartier..." Alain n'était qu'un nom à la couverture de deux ou trois livres qui traînaient...Chartier, donc, après le recensement d'usage, avait annoncé qu'à raison de six heures par semaine il traiterait de l'Imagination, de la Perception et de la Mémoire. - "Il ne se foulera pas", fit mon camarade aux boucles, dont l'avis était mon avis. Ce n'était que trois chapitres du Cours de Psychologie ! "Nous lirons Descartes, le samedi." Deux heures, chaque semaine, à compter le nombre de semaines, c'était beaucoup ! On voit, Je l'espère, que j'étais candide. Le professeur ajouta qu'on commenterait *l'Odyssée*, cette année, puisque, l'année précédente, on avait commenté *l'Illiade*.

J'étais l'un de ceux qui avaient choisi, comme alors il était possible, un pot-pourri de physique, mathématique et biologie, pour remplacer le grec. Ce qui eut sur moi l'heureux effet, ma paresse aidant, de me dispenser d'un rudiment de grec. -"Tu fais du grec ?" interrogea le garçon de Rouen. Et nous nous demandions, l'un et l'autre, presque anxieusement, si l'on pourrait suivre les leçons de philosophie de Mr Chartier. Et d'abord... quoi ! Homère n'était pas un philosophe. Spencer, Ribot, Bergson, James... Tant que manuel voulait ; mais Homère ! Un nouveau n'osait rien dire, de Rouen ou de La Flèche. Tout cela allait de soi, pour Monsieur Chartier. D'autre part, on apercevait qu'il était comme un peu dur d'oreille. Il aurait répondu s'il avait entendu... Notre timidité nous claquemurait au silence. Quelques anciens, qui n'avaient que notre âge, imposaient le silence aux misérables nouveaux par une humeur de colère dont le sang et le bouillon les faisaient aussi redoutables qu'Achille.

Je fus réduit, à mes premiers jours d'Henri IV, à un état de stupidité, dont le souvenir encore m'est comme une brûlure. L'effort pour me souvenir me rend aussi stupide que je l'étais. En sept ans d'internat (quel internat !) j'avais fini par établir ma tanière, en ma vieille école de La Flèche. Ce n'était pas de la liberté mais une sorte d'indépendance. Qui dit tanière dit fauve. Mais un fauve peut avoir ses heures d'indépendance, ou l'illusion d'une indépendance. En fait, par une longue et patiente expérience, on connaît les refuges, les points de guet, les sentiers de la guerre et de la fuite. L'indépendance n'est pas une simple illusion d'indépendance. Quand le pouvoir est celui d'un lieutenant ou d'un adjudant, comme je l'éprouvais tout au long de mon enfance, on tourne autour d'un pouvoir, comme on contourne un récif. Ce n'est que du caillou. On s'y brise. On s'y déchire la coque ou les entrailles. Mais ce n'est jamais qu'un rapport de force à force, le résultat aussi clair qu'un parallélogramme. L'amitié fleurit parmi les esclaves, et même, quelquefois, des esclaves

aux petits gradés. Cela fait un ordre ou un air qui devrait être irrespirable, mais on y respire.

Dans cette nouvelle société, où j'étais tombé, vraiment rien de l'air n'était respirable. L'ambition est aussitôt punie, même quand elle n'est que l'ambition des familles. Ce n'est que juste. Celui qui cède à sa famille, il faut qu'il sente amèrement que céder et ne pas vouloir c'est encore vouloir. En ce temps d'Henri IV, dont je me souviens, où il n'y avait qu'une classe préparatoire pour tout un lycée, sans distinction des nouveaux et des anciens, les externes (comme on les appelle) jouaient leur jeu à part. Et ce n'est pas, je pense, par hasard, si le seul ami d'amitié que j'ai gardé de ce temps est un externe, qui venait de chez lui, qui repartait chez lui. Il n'était pas de cette cuve où nous macérions, où l'on s'empoisonnait les uns les autres. Les anciens levaient leurs mentons, par peur. Dans cet arrivage de la province, qu'est-ce donc qui peut arriver ? Ce sont des places à gagner. A dix-huit ou vingt ans, c'est un Collège de France qui est en cause, une Sorbonne, une Faculté d'Aix ou de Clermont. La moindre facilité de plume rend suspect. Des amitiés se nouent, qui sont des haines dans l'amitié. Je me dis que les écoles militaires sont moins impures. Il y a moins de sous-entendus. Tout est sous-entendu dans ces petites sociétés où le talent, toujours contesté et contestable, constitue la valeur tremblante. Une note passable voue aux accusations. Le dedans de la préparation de tous ces fameux concours est ignoble. Si l'on admet le concours, il faut admettre tout ce qui vient avec, comme les racines viennent quand on tire ! Ceux qui auront réussi garderont toujours une cicatrice d'âme, qu'ils cachent. Ce sera pourtant, dans leur âme, une cicatrice. Et comment s'en tirer ? Par frivolité ou par générosité. C'est à dire toujours, un art de laisser tomber même les plus hauts des grades à cette masse commune où ils se dégradent.

Mr Chartier, élève de Jules Lagneau, ne plaidait pour ni contre. Il était, comme presque tous nous sommes, en porte à faux.

On peut rendre cette justice au Professeur Chartier, qui préparait des garçons de talent à l'École Normale Supérieure, que jamais, quand il écrivait et réfléchissait sur l'enseignement, il n'a pris le supérieur pour l'objet de sa réflexion. Ni Socrate ni Descartes n'étaient des professeurs et cela sauve le professeur lui-même. Et même Kant, même Hegel, c'était plutôt des hurluberlus qui professent de la philosophie pour des hurluberlus, comme on la professe. Cela fait des notes dans les concours, au petit bonheur. On se réjouit d'une note mirobolante... On serait au point de louer la justice des concours ou celle de Dieu, mais une note dérisoire, presque aussitôt, accuse Dieu et les concours. Finalement, il faut avouer qu'il n'est pas exactement question de notes ni de grades dans le cas particulier de la philosophie. Cela juge, d'un coup, le thème, la version, où comme dirait l'Américain de Claudel dans *l'Échange*, "tout vaut tant" ; l'histoire aussi et la littérature. Partout la Philosophie est une intruse. Ce n'est pas qu'elle soit le monde à l'envers, comme on s'en va répétant une

parole de Hegel. Endroit ou envers, c'est plutôt qu'elle brouille tout et l'embrouille. "*La morale de Jules Lagneau*, écrit à peu près Alain, *consistait en somme à ne pas réussir*". Il suffit d'appliquer le mot à la philosophie elle-même, je veux dire au professorat, aux examens et concours. Les parents et leur fils de talent auront de quoi frémir. Les notes vont, comme les averses. L'averse, sur mes camarades et sur moi, fut une bonne averse. Château (René) eut un 19/20 au Concours de l'École, qui le fit entrer. Le correcteur était Jean Baruzi, qui était bien fier de mettre 19. Baruzi n'eut jamais plus de huit ou dix auditeurs, quand il enseignait la Philosophie des Religions au Collège de France. Mais c'était les mêmes d'année en année. On s'y retrouvait : Madame Barlow, la veuve du musicien, un indochinois qui était l'Indochine, et moi. Baruzi, qui était un fervent de Lagneau, creusait dans la mystique, comme un séquestré de forteresse creuserait le sol de sa cellule. On ne creuse que pour savoir si l'on sortirait. Cela faisait un homme magnifiquement occupé hors de soi, un visage d'Italie ou d'Espagne, des yeux dont le regard ne cherchait que le ciel. 19, ce n'était pas exactement une note, à cuber dans un total. C'était de l'ordre du bravo, quand on crie bravo, à la fin d'un concert. On lui aurait dit : À un certain genre de copie hors concours, mettez zéro... Il aurait mis zéro. Et celui qui aurait crié sous le coup du zéro aurait été proprement méprisé. Ne pas réussir, ce peut être le plus grand honneur.

Une première dissertation que je fis, au mois d'octobre ou novembre, sur le Fondement de l'Induction eut un 12, qui n'était pas la note du suprême honneur, mais d'assez d'honneur cependant pour geler mes bons camarades. A quoi prétend celui-là ? Je ne prétendais à rien ; il ne s'agissait que de remettre une copie à peu près digne du nom de copie. Je n'ai pas gardé cette copie, ni aucune autre. Mais je l'ai dans les yeux, comme on dit. Le format ministre, l'écriture serrée et bousculée, ridiculement droite, une écriture, je me le dis, de petit garçon. Je pourrais dire ceux de mes camarades dont l'écriture n'a pas changé. La mienne avait tout un avenir de changements. On voit cela dans l'écriture, quand on est Alain. J'avais lu Lachelier furieusement. Mais que peut-on tirer de Lachelier ? Ce n'est rien. C'est le Bénédictité après le rien de rien. La troisième messe du matin de Noël. En soi, pour Mr Lachelier ou pour moi, ce n'est pas rien. Mais qu'est-ce donc qu'une philosophie qui se dissipe en Orémus ? À cette époque, j'étais un catholique scrupuleux, mais je jure que je n'ai pas un instant songé à joindre mon catholicisme de catholique à la philosophie philosophique de Mr Lachelier.

J'eus droit à un regard, à cause de mon 12. Et même il fut dit, par Mr Chartier, quelque chose qui voulait dire : "*Vous savez faire une dissertation*". Il ne lui restait qu'un peu de moustache à la moustache. Mais c'était dit de la moustache, une moustache qui lui restait de la guerre. Peu à peu, la moustache s'effaça. Au temps qui suivit celui des *Dieux*, Alain me disait, dogmatiquement :- "*Il faut porter son visage nu*". Et c'était une confirmation pour moi, car, de l'univers entier, je ne sais rien de plus

beau, de plus émouvant, qu'un visage nu et pur, comme une eau pure. La moustache, à la mousquetaire surtout, comme Alain la portait quand il était jeune, c'est une pointe d'esprit, quelque madrigal. Je revois ce beau visage nu, un si beau visage, un peu penché, toute la stature du grand corps penchée sous la cape de mer et de vent. Et derrière le visage et la cape, l'océan de septembre, vert et blanc.

A la dissertation du Fondement de l'Induction (le pire sujet) il ne s'agissait du tout de cape, d'océan ni de vent. Mr Chartier (Émile) était celui de nos professeurs qui était chargé officiellement de nous exposer ces problèmes dont l'ensemble fait la philosophie comme elle est, universitairement. Pour ses jeunes élèves du Lycée Corneille, à Rouen, on a dit cent fois qu'il inventait des sujets de dialogues ; celui du sacristain et du capitaine de pompier touchant l'existence de Dieu, par exemple. Comment ne pas dire et répéter que le professeur Émile Chartier avait eu l'élève Maurois comme élève ? C'est l'élève qu'un professeur n'a qu'une fois. J'évoque une lignée de Normaliens arrogants qui n'auraient pas osé dire le contraire. L'élève devint l'ami, d'une fidélité, d'une assurance si ferme et si tranquille dans le jugement sur l'oeuvre et sur le génie de son seul maître qu'on oublierait facilement ce que le jugement, en toute occasion, a d'exemplaire. Surtout, à Rouen, il s'était formé un rassemblement d'admirateurs, des lecteurs ceux-là, les premiers pour qui la signature Alain fut un nom, celui d'un des meilleurs écrivains du temps.

En 1923, nous avons le Fondement de l'Induction, qui est bien le sujet de tous les sujets le plus morose. Si j'avais été de Bretagne, à ce moment-là, j'aurais su que le sujet de l'induction était peut-être le plus beau sujet du monde. J'aurais mis l'océan dedans la dune, le mètre pliant, le nuage, la boîte à couleurs. C'était mon Pouldu, qui m'attendait, Alain, le vrai, qui tout de même se déguisait universitairement en Mr Chartier. J'ai tort : il ne se déguisait pas. Mais nous le déguisions. Nous lui tendions les sujets de nos concours, les cours à faire. Il les faisait. Séparer et joindre, c'était sa méthode. Plus on sépare, plus on rejoint. Un art de construire et de feindre, qui est construire. Construire ou penser.

Je dis tout à la hâte. Il faudrait beaucoup de patience et de lenteur à dire, point à point. Ce ne sont que des souvenirs. Mes souvenirs d'écolier, je le dis, ne sont rien au prix de l'oeuvre qui contient tout, son enseignement, sa vie, la réflexion qui fut la sienne sur son enseignement et sur sa vie. Alain est un de ceux qui ont eu le temps. Platon aussi semble l'avoir eu. Ceux de l'éternel ont besoin d'avoir le temps. L'entrée dans l'éternel suppose une reprise, un recul, un retard sur la vie que l'on vit. Le plus surprenant de Spinoza, maître de l'éternel, est cette hâte, et prudence à la fois, devant l'éternel. Il a tout simplifié, tout abrégé, pour avoir le temps. Cette sorte de temps qui est une sorte d'éternel...Me voici presque dans l'éternel, loin des Lycées et des Concours. Je ne sais pas comment on se trouve dans le semblant de l'éternel. Je ne saurais dire, non plus, comment j'ai oublié mon brillant professeur, le Sophiste secrétaire, qui n'était plus qu'un méchant acteur, absolument oublié.

Le cours sur Descartes accumulait les nuées. Mais un autre (et encore un autre) divisait et classait, brin par brin, comme des brins de laine. C'était à ces lentes analyses que je me plaisais.

Mon sophiste et son implacable polémique étaient bien loin. Pas tout à fait ! j'avais lu, par hasard (encore un bonheur parmi mes bonheurs) les deux premiers tomes de Marcel Proust, où je connus pour la première fois l'inévitable lenteur de l'analyse. Quand je devins son élève de philosophie, mon brillant professeur me prêta les tomes qui suivaient. Les premiers m'avaient, une fois pour toutes, conquis. Je devais n'avoir que seize ans. Je faisais des cures de chaise-longue à Amélie-les-bains, à l'hôpital militaire d'Amélie, où j'étais de la convalescence. Les eaux, disaient les médecins traitant, n'étaient pas les eaux de mon cas, mais la chaise-longue et le repos, l'air et la solitude, de tous les cas et de mon cas. J'étais le protégé de vieux adjudants, qui me semblaient vieux, qui ne l'étaient pas. L'un d'eux surtout avait des attentions paternelles. Vis à vis de ces rudes militaires qui m'ont élevé, qui m'ont supporté, que l'on sache bien que je n'ai que de la reconnaissance. Et même, un je ne sais quoi de filial, après tout, qui dépasse la reconnaissance. On ne comprend rien à rien si l'on ne comprend pas cela, qui est au dessous des idées que l'on nomme des idées, ou fort au delà.

J'aurais horreur d'être un philosophe à thèse, qui serait obligé de haïr ceux qui seraient les opposants de sa thèse ! Quelle misère que cela ! C'était le contraire d'Alain, si je l'ai compris. A force de vivre et de regarder Alain, il me semble que j'ai compris. Vous avez les idées noires, vous barbouillez tout de noir, vous suspectez, vous soupçonnez. C'est votre droit. Vous avez tous les droits. Même celui de dire : -"Vous Alain, je vous déteste, et je vous tue ! -Eh bien donc, aurait dit Alain, tuez-moi ! " Il y a des fous qui tuent. Moins que les obus de l'artillerie la plus légitime. "J'étais artilleur ! .." Il nous disait, nous montrant ses mains : "*ces mains ont tué*". L'intention suffisait, quelle que soit l'efficacité du tir. En 23, ou 24, à si peu d'années de Verdun, je vois bien que nous n'avions point la vivacité de la réaction, comme on aurait pu l'attendre. On compte trop sur les enfants. Ce ne sont que des enfants. À dix-sept, ils ne se souviennent qu'à grand peine de treize. Le dialogue en est altéré.

Aux cloches de l'armistice, que je me souviens d'avoir entendu, j'avais treize ans. Je ne comprenais rien à rien. C'était un matin de brouillard à onze heures. Nous étions tous dans la cour on ne savait trop pourquoi. On nous disait que c'était la victoire. Qu'était-ce, pour nous, que la victoire ? C'était une idée de victoire. Et la brume était la brume. Comme je fus témoin des choses, je les dis. Un garçon de treize ans n'a que ses treize ans. La meilleure façon d'être fidèle serait, si l'on pouvait, de ne rien ajouter. Par exemple, l'armistice 1918 : des écoliers dans une cour, une brume d'ouest, une cloche qui sonnait, qui était celle de la chapelle. C'était comme si je n'avais jamais entendu cette cloche. Même à 13 ans, je savais bien que c'était une très vieille cloche, un son fêlé, comme si

l'âge fêlait la voix des cloches. Le trait que voici est ajouté. L'est-il ? J'entendais dans le son que la cloche était vieille. Cette cloche d'armistice sonnait donc une histoire, de l'histoire dans l'histoire, aux oreilles des jeunes garçons. L'Histoire, on n'est pas obligé de savoir ce qu'il y a dedans pour savoir qu'elle est l'Histoire. C'est un gouffre de temps ; on se penche pour ne rien voir, comme au bord d'un gouffre. J'ajouterais, en fraudeur ou littérateur, si je disais que Descartes enfant avait entendu la même cloche. Quand j'écoutais la cloche de Descartes enfant, Descartes, au plus, n'était qu'un nom pour moi, celui de cet ancien élève du Collège, qui avait son médaillon, des lignes en latin sous le médaillon, dans la chapelle. Encore un bonheur d'avoir prié enfant où l'enfant Descartes avait prié ! La réflexion se fait beaucoup plus tard. Quand je la fis, je ne priais plus tout à fait des mêmes prières. De même, si je veux décrire exactement, Mr.Chartier n'était que Mr Chartier ; il ne devint Alain que lentement.

A partir des *Idées et les Âges*, il fut Alain. Chartier ne fut plus qu'un nom pour sa concierge ou pour ses collègues. Mais (que cela m'est amer à dire !) je n'étais plus son élève. Je n'avais plus de copies à rendre, ni telle note sur la copie. Un beau jour l'élève est sevré, comme l'enfant est sevré. On a fini d'être le nourrisson. Puisque le professeur se définit par la note qu'il met, le jour où il refuse de mettre la note, il se démet ; c'est lui qui arrête les comptes de nourrice. Ce que fit Mr Chartier (presque Alain) à ma dernière dissertation. Encore une dissertation rigoureusement classique : " Aristote a dit qu'il n'y a de science que du général, et d'autre part il dit que le particulier seul existe, etc.,etc..." C'était la Grande Fugue en ré majeur. Ma paresse (ou mon démon) me retenait sans me retenir. Donc, c'était plutôt la paresse que le démon. -"Alors ? cette dissertation ? " demandait Alain (ou Mr Chartier), une classe après l'autre. Il demandait sans se lasser. Depuis longtemps, mes camarades avaient rendu ce qu'ils devaient, qui leur avait été rendu, corrigé de cette alerte manière, qui était celle de Mr Chartier. Une encre très noire, la ponctuation, l'orthographe, la correction. Sur les idées, à peu près rien. Comme si la dissertation philosophique n'était qu'un exercice d'écriture, de style aussi. À la marge : "*Incorrect*". C'était définitif. Si la phrase était, l'idée l'était. "*Plat*". C'était une excommunication. Alain m'écrivit, sur mon exemplaire *d'Histoire de mes pensées* : "*Le style est un emportement sur le plat*". Comme un oeuf du même nom, le même style, la méfiance et l'audace, une façon d'être porté et de s'emporter, de cuire sans cuire, à roussir, à presque griller sans griller ni sans roussir. Qui rira de mon oeuf, fera sa preuve ? C'est qu'il écrit plat. Je rougis, si j'imagine ce que je pouvais bien écrire. À demi volontairement, j'ai égaré tous ces papiers. La copie sur les deux affirmations d'Aristote, elle aussi. Et pourtant, elle me revint sans note. Excellent, ce mot souligné. C'était tout. Deux ou quatre rectifications de virgules, à la marge. Toujours, l'absolu de la belle encre très noire. Il tournait et retournait les pages, et finit par dire : "*Je ne mets plus de note*". D'un air bougon, tout occupé à retourner

et tourner. Puis, d'une voix claire, pour toute la classe, "*Ceux qui veulent savoir ce qu'est une dissertation, ils n'ont qu'à lire...*" Et tendit la copie vers tous et vers moi, d'un geste large. J'étais content, comme on pense, et j'étais triste, cependant. Je sentis que j'étais sevré.

Je ne sentis ce que je sentais que beaucoup plus tard. C'est ainsi que l'on sent. Ceux qui se précipitent ne sauront jamais l'étrange et le naturel de leur sentiment. Ce moment de l'entre-deux appartenait à mon démon. Au vrai, ce fut Alain qui parla, prenant la place du démon. Aux résultats de l'École Normale, cette vitre de la Rue d'Ulm, si peu de noms sous la vitre, mon nom absent : "*qu'allez-vous faire ?*" dit Alain. Et, sans attendre la réponse : "*Vous êtes reçu à l'agrégation*". Je n'avais pas encore pris le temps d'envisager la marche suivante. À cet âge, l'âge suivant est un tout autre âge. On recule et l'on a raison. Normalien, c'est une façon de survivre avant de vivre. L'agrégation jette aussitôt dans le métier. Nous étions "petits bourgeois", nous autres, les élèves et nos maîtres, quand il s'agissait de vivre. Je crois savoir que les Grands Messieurs d'aujourd'hui ont tout changé. Nous n'avions que de la liberté d'esprit, ou même nous pensions l'avoir. Nous n'étions que des boursiers ou des enfants de l'Assistance, en mal de bourse et d'assistance. Revendiquer n'était pas encore un principe. Je ne blâme pas ; je dis. Et quand je dis Nous, je devrais dire : mon démon et moi. C'est beaucoup réduire.

Il y avait de bons élèves, à Henri IV, qui quittaient Henri IV après le baccalauréat de philosophie, refusant la "Khâgne" de leur propre lycée. Fuyaient-ils l'enseignement de Mr. Chartier ? Chartier, à lui seul, n'était pas toute la Khâgne. Le littérateur était une sorte de funambule, et pire plus que funambule. Un pitre de talent. L'emploi n'est pas facile. Je crois que l'on fut injuste pour lui. L'historien n'était que pitoyable, et nous avions vaguement pitié. Ce n'était qu'une ruine d'homme, à l'instant qui précède l'éboulement dernier. Le latiniste était si bourré de son latin, tout le latin du latin serré et rangé par étagères, qu'on ne pouvait rien en tirer. Tout tombait à la fois, toutes les citations pour une citation, le droit, l'histoire et la numismatique. Il corrigeait les thèmes à trois encres de couleur. Le détail était traqué de si près qu'on ne comprenait plus rien. Quand on savait déjà le latin, on devait pouvoir s'instruire. Nous respections et nous aimions cet homme-là, qui abusait aussitôt ajoutant des heures à ses heures, qui nous aurait tout appris, car il savait tout, de qui nous ne pouvions rien apprendre. On admirait, comme on admire un dictionnaire ou une encyclopédie. On supportait. On s'endormait sous les avalanches. Les germanistes avaient droit au plus fin des germanistes, qui était beaucoup plus qu'un professeur de spécialité ; c'était un combiné fort rare de la précision et du goût. Mais on le retrouvait au Lycée d'en face, comme on appelait le Lycée rival. C'est une tradition de ces classes-là que l'ubiquité des spécialistes. En somme, qui voulait réussir au concours de l'École Normale avait plus vite fait de sonner au Lycée d'en

face. Un père pouvait s'émouvoir. Il y avait franchement de quoi. Et le bon fils aussi, s'il songeait à son père. Ces remous font proprement l'existence. Si et si... L'existence efface les Si.

Il avait été question, pour moi, du Lycée d'en face. On dit à ma mère que le régime était plus doux à Henri IV. Des Soeurs y tenaient la lingerie et l'infirmier. Amélie-les-bains et Proust plaidaient pour Henri IV. Je fus d'Henri IV... J'étais comme voué à ce Roi-là, Descartes enfant de la même chapelle. J'aurais dépéri au Lycée d'en face. J'avais mon brin de talent, qui n'était qu'un brin. On ne transpose pas n'importe où. Au chapitre de la philosophie, ils n'étaient pas gâtés, au Lycée d'en face. On leur distribuait des résumés. Il y a bien pire que le sophiste. C'est l'imbécile. L'imbécile, qui avait un défaut de langue (la langue aussi !) était celui qui leur disaient : "Anaximandre, Anaximène, et moi, Messieurs..." Quand on a rêvé sur Anaximandre et sur Anaximène, poètes parmi les poètes...ah ! l'imbécile.. Nous, de l'autre côté de la place, nous avions tout, qui sortait de la serviette de notre maître. Bénies soient les petites Soeurs de l'Infirmier ! (Ma mère faisait des réserves sur la lingerie. Les Soeurs lingères usaient trop de draps .. "*Encore des draps !*" s'indignait ma mère). C'était une vie légère, comme est la vie dès qu'on la vit. Mon démon avait oublié que je n'étais venu de La Flèche à Paris, du Roi Henri au Roi Henri, que pour préparer un concours. Et quel concours ! De quoi crever le plus fougueux cheval. Ni mon démon ni moi n'étions de cette fougue-là. Les atomes que nous sommes, l'autre ou moi, quand on dit qu'ils tombent, c'est plus exactement qu'ils se logent à cette place unique qui est la leur, comme s'ils connaissaient quelle est la place. Et certes ce n'était pas un lieu à y préparer sa gloire. Qui fut nourri aux lettres en ce lycée-là, s'il se tend, je suis bien sûr de le détendre. Aucun Lycée n'aura fourni plus de faux Normaliens qui auraient dû l'être, à brouiller les vrais et les faux, tous les titres suspects, comme sont toujours les titres.

Je ne dirai rien de l'autre lycée, où je ne fus qu'un professeur. Un professeur est un étranger. Une masse de quarante ou soixante, c'est une masse, l'attention toujours improbable ; un à peu près de silence en guise d'attention. Qui écoute ? Qui n'écoute pas ? Que de signes, pour et contre, et tous trompeurs !

Nous n'étions qu'un peu plus d'une trentaine, de mon temps. Lagneau, au Lycée Michelet, lui aussi avait sa trentaine. Six ou sept vétérans en supplément. Ce n'était pas de la masse à écraser le professeur. Un nom, sans trop de peine, était le nom de quelqu'un, nom et visage, l'écriture comme un autre visage. Et quand le professeur lit une écriture qui a un nom et un visage, c'est autre chose que corriger. Il s'agit d'un garçon qui vient de Rouen, qui a son nez et ses boucles, ou l'autre d'Auxerre, avec son accent de vignoble, ou le petit air militaire, comme j'avais, boutons dorés et pantalon rouges, le fifre à jouer du fifre. Celui qu'on a costumé en Petit-Fifre quand il avait dix ans sera plus ou moins grand Fifre, sa vie durant, et toujours un peu d'or et de garance. Quand il deviendrait

libertaire, d'idéologie, si l'on regarde au port de tête, on apercevra le képi. Mr Chartier professeur n'était pas du tout un de ces professeurs à tu et à toi, comme ce fut de mode, un peu plus tard, à dire tu et nommer par le prénom. C'est de l'ostentation de socialisme ou de patronage. Une façon d'abuser de son poste et de son emploi. Alain acceptait qu'un professeur fut un étranger. En retrait, du coin de l'oeil, c'est une occasion rare de pouvoir bien voir. Et non point pour coucher un rapport, toujours de police, mais pour le bonheur de voir et regarder garçons et filles comme il regardait Persée ou Aldébaran. C'est ainsi qu'il nous connaissait, tous par le dehors du dehors, et donc, j'ose le dire, par le plus intime du dedans. Ce qui vérifiait la doctrine. Il y avait de certaines notes et des éloges, qui étaient pires que la pire condamnation. Mais ce n'était pas condamner. C'était simplement dire. Je l'entends encore : "*Ce genre de philosophie vous intéresse ?*" demandait-il à tel fieffé pédant d'à peine vingt ans, de polémique courtoise, l'onction et la componction. La note à l'honneur du pédant ; qui méritait la note avait toujours sa note. J'avais de l'amitié et du respect pour le fieffé pédant, qui ne répondit oui ni non. Qui répondit. Car, quelques années plus tard, quand il aurait pu occuper la première place parmi les philosophes, il s'avisa de préférer l'histoire, où sans doute la polémique devint scrupule et le pédantisme érudition. Toujours la configuration et le poids propre, qui font un hasard ou une providence à l'innombrable des atomes, s'ils sont des atomes dociles. Il faut beaucoup d'esprit et de sens pour être docile autant qu'il faut.

Notre pilote nous conduisit ainsi, d'un doigt. Et non pas vers où il aurait voulu, plutôt vers où nous voulions aller, sans savoir exactement si nous voulions aller ni où nous voulions.

Il arrive le plus souvent que celui qui va, ne sache pas du tout ; ce qui est assez clair, quand on considère où et comment. Nous avions parmi nous le garçon le plus simple, sensible, amical naïvement, d'une sensualité généreuse et naïve, tout bon, trop modeste car il était bon. Il avait de larges yeux bleus, le teint rouge, une forte tête, mais il doutait de sa tête, par modestie de tête et de tout. Il était fin. Il était en avance sur nous partout où l'on ne passait que par finesse, et non sans tête. Il était méprisé par tous ceux qui notent de zéro à vingt. Et lui, par modestie libérale, jamais au dessus de la moyenne. Il aurait dit : "*Rectifiez, je vous prie. Je suis au dessous*". D'esprit, j'étais aussi sot que les autres ; mais j'avais ma bêtise aussi, et même fondamentale, qui me faisait une ouverture d'âme et d'amitié vers ce garçon-là. À l'avance, c'était un garçon sans titre ni grade. Mais je me disais : vienne un jour la guerre, comme elle viendra. Nous fuirons où nous pourrons, l'un sa peur, l'autre sa doctrine. Mais lui n'aura pas peur. De nous tous, il est mort en soldat au teint rouge, lieutenant ou capitaine, en parfait soldat. On oublie presque toujours ces garçons-là. Nulle part, nulle doctrine n'a le monopole des bons soldats. Je viens d'hésiter et d'écrire : "bons soldats", pour ne pas écrire "les héros". Les héros, comme notre camarade, auraient rougi de tout leur rouge de sang, à ce titre de héros. Ce n'était qu'un bon soldat. De la même ferveur

que nous quand il écoutait, quand il disait qu'il n'était pas le plus habile à comprendre ; on avait beau gratter nos papiers et bourrer les notes, chacun de nous ne comprenait que ce qu'il pouvait comprendre. A moins d'être Normalien, comme certains sont Normaliens, quel avertissement ! L'École, chez nous, bâtards de bâtards, comme heureusement nous sommes, referait facilement des races. Ce ne sont que des liens d'École, moins durs que les liens de la race, mais aussitôt il faut prendre du recul, et rire, autant de l'École que de la race. Bon rire, de notre ami, qui savait bien sourire et rire ! Sa mort n'eut point d'autre portée que la sienne, comme celle d'un pont au dessus de sa vie et de sa mort, cette arche brisée. Son ombre du moins sur le papier où j'écris, puisque moi j'écris.

En somme, la classe de Mr Chartier était une classe, un professeur et ses élèves. Quand je voulais dire qu'il ne fut pas longtemps mon professeur, j'avais tort. Je songeais à d'autres professeurs. C'était lui, le vrai professeur. Nous savions beaucoup de lui, et nous ne savions rien, comme on sait tout sans rien savoir d'un pianiste ou d'un violoniste. Le reste est sans importance. Nos papiers d'écoliers étaient le tout de nos confidences sans confiance, car il n'aurait pas toléré l'intimité de la confiance. Mais l'écriture, le trait, l'hésitation, s'essayer à dire sans éloquence, pour la joie de dire, ou la parade et le charivari de l'éloquence, jusqu'à ponctuer ou signer, tout nous exprimait ; et lui ne cherchait pas au-delà des signes. Ils suffisaient. Les oracles toujours se pouvaient entendre en plusieurs sens. Tels sont les oracles. Celui qui reçoit l'oracle comprend cela, ou ne comprend rien. Si par exemple l'oracle me dit que je suis reçu au concours que je passerai un jour, refusé que je suis au concours que j'ai passé, c'est m'encourager, c'est aussi me juger. Ou bien : "*Mlle Weil a fait tenir toute l'Éthique de Spinoza en six pages !* " Et le geste, pour dire que c'était beau ! Donc, c'était beau. Mais l'oracle ne disait pas, ou peut être voulait dire que c'était trop beau. Ou que Spinoza était encore plus beau.

Je veux dire, comme je la reçus, la première parole de l'oracle. Avant le premier cours, rapidement nous avions rédigé ces notices, qui sont de nécessité et de tradition. Le nom, prénom la naissance, les études où et quand. Une notice pour un visage. A moi, en me regardant sans me regarder : "*Vous venez de La Flèche Du Prytanée militaire de La Flèche ?.. Que venez-vous faire ici ?..*" Je fus transi. Si j'avais su le dedans, je l'aurais été davantage. Sans grec, à peu près sans latin, une rhétorique à la Poincaré (pour discours devant les Monuments aux Morts), quelques beaux vers dans mon coeur, rien dans ma tête, j'aurais mieux fait de reprendre mes draps de famille aux soeurs de la lingerie. Pour achever ma stupidité, je ne distinguais du tout le pouvoir spirituel du temporel, comme on dit. Dès qu'on m'interrogeait, j'avais le sentiment d'être coupable et la certitude d'être puni. C'était le résultat de toute une longue et pénible expérience. Toujours esclave de mon esclavage d'enfance, je n'avais que changé le lieu de mon esclavage. Mr Chartier était terrible-

ment colonel. Ce qui m'aurait sauvé, à La Flèche, d'être de La Flèche, allait peut-être me condamner ici. Les anciens (ces tyrans) avaient si bien su m'entortiller de mon origine (le Prytanée de La Flèche fournit des officiers, terre et mer, presque exclusivement) que si l'on me demandait : "*C'est bien toi..?*" Je répondais, d'une réponse automatique : "*Oui moi... Du Prytanée.*" Mes bons anciens, qui répudiaient le genre Colonel, riaient en dessous, férocelement. Ils ignoraient qu'un des élèves préférés de leur maître, l'un des rares survivants des élèves d'avant 14, mutilé, aviateur, indestructible, l'un des premiers fidèles pour toujours fidèles, venait de La Flèche. Moi non plus Je n'y songeais pas. Le dedans d'un jeune boursier ne se décrit guère. Mais presque tout reste à décrire. Un mot après l'autre. On va trop vite. Moi aussi, malgré mes tours et mes détours, je sens que je vais trop vite.

Nous fûmes bientôt, le garçon de Rouen et moi, au deuxième banc, sans savoir pourquoi. Ce n'était pas pour nous faire voir. On aurait fui. Entendre, on le pouvait d'un peu plus haut. C'était pour le bonheur d'être là, à hauteur de bureau, vis à vis cet homme (qui ne valait point nos professeurs de Rouen ou de La Flèche), mais il était et nous étions là. Le rang derrière était garni de ces anciens féroces qui ne l'étaient pas tant et qui sentaient de la complaisance à l'idée qu'on voulait être là.

Je ne puis donner le détail des jours et des cours. Chaque cours était le même cours. Il reprenait. Il continuait. Jamais il n'achevait. Au début d'octobre, le premier reprenait. Le dernier, de la fin juin (nous allions jusque là) avait la ruse de se laisser surprendre par le tambour du tambour. Le tambour, c'était Charlot à cause de sa petite moustache à la charlot. Un garçon fastueux qui portait et transportait le cahier d'absence comme un des quatre Évangélistes. Charlot, de son tambour, écrasait tout, la voix, les oreilles, les idées. Dans l'horreur du tambour, on voyait Mr Chartier, qui levait une main. Il en ôtait ses lunettes. Ce n'est pas lui qui aurait attendu la fin du fracas pour terminer la phrase ou pour ajouter deux ou trois phrases. Fini, ce qui était fini. A la classe comme à la guerre ! Il n'y avait point de petit groupe à se former, près de la chaire. Nous n'osions pas. Le tambour de Charlot aidant, il redevenait sourd d'une oreille. C'était à cause du canon de Verdun, qui tonnait comme canon tonne. Verdun ? J'ai dit que ce n'était que le nom de Verdun, à nous, les grands enfants, Rouen, Auxerre, La Flèche. Je voudrais dire exactement. Qu'on me pardonne ! De 23 à 17 ce n'était pas loin, Verdun. Mais nous arrivions comme les choux fleurs ou les tulipes nous arrivent. Ceux qui ne voudront pas comprendre l'histoire comme elle est, dans la totale ignorance de l'histoire, ne comprendront rien. Attention ceux qui diront qu'ils comprennent ou qu'ils ont compris ne seront que des sophistes, à mouvements de manches et de manteau.

Alain a écrit, quand il fut Alain, qu'il fallait tuer, en chacun de soi, le colonel, qui voit et qui commande en colonel. Tuons, tuons le colonel ! On lui demandera, s'il faut, de revivre et de commander. Le nombre des

galons ne changera pas grand-chose. Seul, l'esprit pourrait changer. Si la circonstance et le cas ne changent pas, le colonel ne changera pas. Le dedans de l'esprit, qui est l'esprit, peut encore changer. Une affaire entre Dieu et l'esprit, autant dire métaphysique. Mais nous aurons toujours le même colonel. "*Si j'ai écrit quelque chose qui vaille*, écrivait Alain, *ce n'est pas une dynamique, c'est une statique*". C'est à dire : les choses comme elles sont, les hommes dans les choses qui sont. Un curé, un colonel, un épicier ; le roi des épiciers, celui des curés et celui des colonels. Voir. Il faut voir. Cette maxime : "*Il faut voir*", à quelques uns nous est restée, comme la première maxime, celle d'Alain. La guerre, la paix, la banque, il faut les voir. Savoir sans rien voir n'est rien. C'est comme le chèvre-feuille ou le poirier, qui ne seraient que des mots sur le papier. Je n'en étais pas encore au poirier de misère ni aux chèvre-feuilles du jardin breton.

Après la dissertation sur le *Fondement de l'Induction*, en hommage à Lachelier, vint le temps de la composition trimestrielle. "*Vous aurez composition...*" C'était tout. Au concours, c'était six heures. Alain réduisait à quatre. Un travail prompt, aux limites impératives, cette condition lui plaisait. Il ne surveillait pas. Quoi surveiller ? Une silhouette à la porte vitrée : c'était Bost ou c'était Prévost. Alain, sans se presser, son feutre gris, sa pelisse fourrée d'opossum, siffloti-sifflotant. Il nous plantait là. On les voyait, on les revoyait, en ombres contre la vitre. Ils n'étaient pas de ce monde-ci ; leur cadran des heures n'était pas le nôtre. J'eus au moins six copies de la sorte, toujours quatre heures, durant mes trois ans. Nous, les jeunes, Rouen ou La Flèche, on nous octroyait superbement un loisir de quatre heures sur le sujet : "L'imagination dans la perception". Je fis une copie comme on fait une page de bâtons, en pur enfant, tirant la langue ; dans le soin et la joie de dire exactement, autant qu'on peut dire. C'est quelque chose. Le bâton brisé, qui n'est pas brisé, il faudrait être un peu fou pour le croire brisé, ou le faire croire. Et la lune à l'horizon, qui monte, qui monte, la fameuse lune ! Et plus près de moi, ce qui se trouvait ; je ne sais plus quoi. Dire ce qu'il faut dire, comme on peut dire, mais le dire. C'était bien autre chose que de la rhétorique en trois points, l'éloquence et la poésie en papier d'argent, comme m'avait appris mon sophiste. On ne peut rien imaginer de plus dur et de plus fermé qu'un écolier fermé dans sa belle rhétorique, comme j'avais été fermé. Ce qu'on nomme Analyse ou Philosophie peut seule délier, défaire, encore défaire. L'esprit seul sauve l'esprit de tout ce qui n'est pas lui.

Comment dire ? La lune (à l'horizon) avait tué le colonel en moi, et pour toujours. Hélas ! il me restera toujours quelque chose du colonel, mon père (qui ne fut que Lieutenant-Colonel, un grade de retraite et de regret). Mais du moins, je me méfie et je le sais. "Tuons le colonel". Un fils ne doit rien à personne que la révérence et la probité.

Quand Mr Chartier (je dis Chartier) rendit les copies : "*J'ai deux premiers... Mr X, qui est toujours premier* ." Comme il l'était. L'autre était ce fils de Colonel, ou Lieutenant-Colonel, qui avait essayé de dire,

la lune ou le bâton comme il faudrait dire, au détail du détail près. J'étais passé d'un monde à un autre monde ; il est impossible de revenir. C'était donc cela, la philosophie, comme on l'appelle ? De l'ouvrage à n'en plus finir ? La simplicité, la joie ; dire : je ne sais pas quand on ne sait pas. Mais dire aussi le pourquoi et le comment, quand on ne sait pas. Quelques uns de mes camarades me tournèrent le dos quelques jours. Ils avaient de l'ambition ; je n'en avais pas. Je préférais le bonheur à l'ambition. J'eus le bonheur, qui m'a comblé de tous les bonheurs. Plus naïf, plus exact que moi, on ne pouvait pas. Je ne savais pas (comment donc aurais-je pu savoir ?) que la barrière blanche s'ouvrait, celle qui s'ouvrait en rêve, qui n'était pas encore la barrière blanche ? C'était le temps où il dessinait son puits et sa maison.

\*            \*

\*

## Sur le chemin des dunes, avec Alain

C'est Alain le peintre que je voudrais peindre, pour vous, pour moi, et m'expliquer si je puis que c'était bien le même qui était philosophe, comme le musicien, l'artilleur, le jardinier, le professeur était toujours Alain le philosophe.

Le plus simple est de prendre, à main droite, ce petit chemin qui passe devant la maison. C'est le chemin des dunes. Alain le prenait presque chaque jour, son pliant sous le bras, sa boîte à couleurs à la main, parce que c'était le chemin des dunes.

On le nomme toujours ainsi, mais le marchand de sable (celui de la chanson, peut-être), camion par camion, a déménagé et vendu à peu près toute l'énorme dune. Il n'en reste plus qu'une tranche, comme d'un pâté de sable, où les gamins font leurs cabrioles. Naguère, le chemin se faufilait à flanc de dune, entre la dune et le ruisseau. A peine un chemin ! Plusieurs sentiers côte à côte avaient fini par s'effondrer et se tasser dans une sorte de chemin ; et toujours un nouveau sentier en corniche, pour éviter le fond, ébréçait la dune et puis s'effondrait. Alain, la boîte à couleurs encore fermée, tout au bonheur de voir et de s'expliquer ce qu'on voit, dé mêlait et dénombrait les nécessités l'une dans l'autre de ces architectures naturelles.

Ce chemin, dont la courbure était si belle, avait sa propre forme aussi naturelle que la dune, qui avait sa forme de dune, mais particulière, celle précisément de cette dune qui était là et que le marchand de sable a fourrée dans son sac. Les deux formes ensemble, leurs beautés inséparables. Dune envolée, le chemin a perdu sa raison, il divague. Le cadastre le suspecte et le goudron l'attend. Ce qui reste, à la place de la dune, cratères et bosses, avec ou sans les détritux municipaux, est aussi laid que la guerre. Au mieux, ce ne sera plus qu'un terrain vague, comme on dit. Nivellement et lotissement au même temps que le goudron. Mais la forme de la dune n'était du tout une forme vague. Seigneur Aristote, que

serait-ce qu'une forme vague ? Alain, attentif aux formes, imaginait quelque Newton de la géographie, qui, dans la seule forme d'une dune, essaierait de lire le monde, le soleil et le vent, la pluie, la lune, l'océan, pas moins que le monde. Sans être ce Newton encore à naître, c'est toutefois ce que l'on sent devant les formes, quand elles sont vraiment naturelles ; une dune, par exemple, qui est un être comme un coquillage mais son être plus évident que l'être du coquillage.

Je revois Alain au sommet de cette dune, son chandail de laine blanche et son immense capuchon, la tête pensive un peu de travers ; il penchait ainsi la tête quand il observait.

La boîte à couleurs n'était pas encore ouverte ni le pliant déplié. C'était philosophie du haut de la dune, en se préparant à peindre. Afin de décourager les commentateurs à contresens, j'ajoute : tout cela à propos rompus, le geste rare mais plus éloquent que la parole, l'œil amusé, comme on raconte un pays que l'on connaît bien à ceux qui arrivent. Et encore ! A condition d'être entre soi, si la vigie ne signale aucun pédant à bâbord ni à tribord ; pour les familiers seulement qui ne sont point surpris qu'un philosophe ne termine pas toujours ses phrases, qui n'objectent point, qui ne s'écrient point : "Que voulez-vous dire ? ", l'un son Dickens sous le bras, l'autre suçant une herbe, "la petite classe", enfin, comme nous appelait Alain.

Lagneau fut célèbre pour ses silences. Et pourtant le silence va de soi dès que l'on prend son temps et qu'on observe et qu'on réfléchit, ne quittant l'objet un moment que pour revenir au même. A ne considérer que son pas, il était clair qu'Alain prenait son temps et même qu'il avait décidé de le prendre indéfiniment. C'est le choix qu'il avait dû faire en cette prairie de je ne sais où hors des mondes, où Platon veut que les âmes choisissent quelles âmes elles seront.

Il y avait davantage à observer, puis à dire, sur le chemin que sur la dune. Aristote aurait dit que la dune était de nature, ainsi parce qu'elle était ainsi, par nature ; mais le chemin, c'était tous ces hommes, de tous leurs sentiers l'un après l'autre, qui l'avaient voulu et qui l'avaient fait ainsi ; il était leur œuvre, la marque et le produit de leur art. Alain, qui revenait toujours à son Aristote, mais pour en partir, avait encore à dire après ce discours d'Aristote. La grande route, là-bas, droite au plus droit, c'est vrai qu'elle inscrit la volonté de l'homme, une claire et nette volonté,

celle des gens pressés, qui font de la ligne droite une idole. On ne peut dire qu'elle soit belle, ou bien l'on pense à la facilité, la largeur et les matériaux, la vue dégagée, l'écoulement des eaux, mille choses qui n'ont de rapport qu'à l'usage. Pauvre vieux chemin des dunes, tout juste bon à être redressé au cordeau, empierré et goudronné ! Personne ne s'en plaindra, pas même Mesdames les vaches. Gauguin se plaindrait, qui fit un peu ce chemin-là de ses sabots, un sentier ou l'autre ; et même on pourrait s'attendre à de la véhémence ! Mais Gauguin n'était qu'un sauvage... Ni plus ni moins sauvage que le philosophe. Le philosophe aurait trouvé des raisons pour regretter sans se plaindre, mais je suis sûr qu'ils auraient été d'accord sur la beauté du vieux chemin. Il est vrai que tous les sabots l'ont voulu, puisqu'ils voulaient contourner la dune jusqu'au lavoir sans tomber dans le fossé ou le ruisseau, serrant la dune, Bretonnes et Bretons bien contents de cette grande dune comme un écran contre le vent, à cause des chapeaux de velours et des coiffes de dentelles. Mais ils ne l'ont voulu qu'un sabot après l'autre, comme on invente un sentier à flanc de dune, toujours un autre, corniche au-dessus de l'autre. Une fois, c'est pour ne point se crotter la robe ; ou par déférence, pour laisser à M. le recteur le beau milieu ; ou bien voici les vaches. Que de raisons ! Que de sabots ! On ne pourra jamais en faire le compte. Au contraire, l'ingénieur a pu rendre des comptes et présenter son plan et son devis, fier de tout prévoir : cela fait cette route si commode, sotte comme un ingénieur ou comme une idée. Je simplifie, moi aussi. J'ai tort. Aucun règlement n'interdit aux ingénieurs des Ponts et Chaussées de construire des routes qui soient belles, et même de les construire belles par hasard, un peu par volonté, un peu par hasard, comme est toujours le beau. On peut dire nécessité au lieu de hasard. Cela revient au même.

Quand le peintre s'arrête ici ou là et choisit de peindre ce qu'on voit du chemin, la falaise et l'océan au loin, ou la ligne des saules, ou les chênes sous le vent, ou le chemin lui-même, il ne choisit point par hasard, ce serait trop dire, mais il sait qu'il choisit des hasards et ne saurait dire lesquels, au départ. Ce n'est qu'au fur et à mesure, en peignant, qu'il les découvrira.

La boîte sur ses genoux, on se doute qu'il ne fallait pas attendre d'Alain quelque leçon magistrale. Dans ce tout imaginaire *Sixième livre de l'Éthique*, qu'il se plaisait à grossir de propositions inédites, il aurait volontiers accueilli celle-ci : "Le peintre peint" (Et la démonstration : Patet... c'est évident). "Quoi de plus clair ? " comme Alain aimait dire. S'il peint, toute sa leçon est dans la peinture qu'il peint ; mieux encore : dans la série des actes, sans en excepter un seul (aussi bien : préparer sa palette et nettoyer son couteau) qui donnent un contenu au verbe peindre, une réalité de peintre au peintre et un sens à la peinture. Alain, d'un pouce joyeux, écrasait sur sa palette les tubes et les théories.

Rien de plus illustre cependant ou qui devrait l'être dans l'histoire de la peinture (et le sera toujours trop tôt) que ce coin de pays breton. En

1889, à son second séjour en Bretagne, Gauguin décide soudain de quitter Pont-Aven. Ce n'était plus assez la Bretagne. Trop de coiffes touristiques trop de Parisiens, trop d'Américains, comme on disait. Certains soirs, on se croirait à Montparnasse parmi les rapins. Ce que cherche Gauguin, parce qu'il en a besoin pour devenir tout à fait Gauguin : le pur de la Bretagne et de la solitude, le vent de Dieu, des plages désertes, des fermes du vieux temps, un pays rude. Et le voici qui embarque sur le bateau d'un Jacob, capitaine des douanes, et qui aborde en roi au petit port du Pouldu, à l'estuaire de la Laïta. Alain a connu le Pouldu de ce temps-là, quand il était professeur à Lorient. Ce n'étaient que quatre maisons et deux auberges des landes et des champs, tous les toits en toits de chaume. De l'aube au crépuscule on entendait la mer. L'ombre ne s'y éclairait qu'aux chandelles. Il a pu rencontrer Gauguin et la bande, Serusier, Meyer de Hann, Filiger, comme Gide les a rencontrés. Il n'ignore rien des histoires qui se colportent, des chefs-d'œuvre retrouvés sous du papier peint à l'auberge de Marie-Poupée, à présent *l'Hôtel de la Plage*. Il imagine de former un comité Gauguin, qui existe donc, puisqu'il l'imagine. C'est bien assez qu'on l'imagine. Et puisqu'il a décrété que la patronne du café, qui régenté aussi les autobus, sera la présidente, il l'appelle : Mme la présidente, l'autre ébahie de ce titre, et certainement très honorée. Mais quand il installe son pliant et sa boîte quelque part au bord du chemin des dunes, jamais il ne songe à Gauguin, ni au cerné, ni au cloisonnisme. Il ignore tout. Il veut ignorer tout, n'être que soi, comme il peut l'être. Si on lui apporte des reproductions, il déclare aussitôt qu'elles sont infidèles, ce qui est vrai, mais ce n'est qu'un prétexte ; il refuse de regarder. Il y a un style Pont-Aven ou Pouldu, une manière au moins, qui ont de quoi séduire. S'il sent qu'il peut être séduit, adopter une manière ou un style, s'embrigader dans un semblant d'école, Alain fuit ! Et je crois que c'est la suite de la même leçon de peinture.

Son tout petit format, presque minuscule, est un format de modestie. Toujours les mêmes cartons 24 x 19. Jamais, que je sache, il n'a accepté de peindre une toile de toile, ni au-dessus du format 35 X 27 qui n'est encore qu'un format de pochade. On dirait qu'il redoute d'être entraîné, comme malgré soi, vers la peinture de peintre. Ce n'est ni système, ni mépris. Nul, mieux que lui, ne sait être accueillant, compréhensif, généreusement admiratif. Mais il veut se limiter à soi, poser lui-même le champ et l'étendue de ses recherches. Il cherche donc ? Et que cherche-t-il ?

Il n'est pas rare qu'un philosophe, un juriste, un médecin se reposent de médecine, de jurisprudence ou de philosophie en peinture ou dessin, comme d'autres aux courses ou à l'Opéra. Pour Alain, il en fut peut-être d'abord ainsi. On peut voir, de sa main, des aquarelles qui ne sont que des aquarelles. Mais déjà, dans ses cahiers de jeunesse, on est surpris de tous ces dessins à la plume, cocasses, emportés, inventés. La

même plume, qui vient d'écrire et de s'essayer à la liberté de la prose, bondit au dessin, le noue et le dénoue en un tour de plume : un violon, une balance, un petit personnage qui court ou qui regarde. Cela ne ressemble à rien ; de la même encre que la prose, qui pourrait être signée Alain. Le tout petit format peut solliciter un genre de miniature. Rien n'empêche de travailler pendant des semaines, comme on ferait à la loupe. Quand Alain usait des brosses pour peindre, il lui arrivait d'aller par là. Mais alors petit format redevient grand. On travaille. La patience, l'exactitude, la bonne conscience sont de nouveau vertus principales. Autant traduire du Cicéron !

Soudain, il se convertit au couteau. Et je crois bien que ses dernières années de peinture furent d'un peintre vraiment peintre. Je me souviens de ce qu'il disait du couteau, que c'était facile à tenir tout propre ; que cela permet de mélanger le pur au pur, sans ce reste de vieux mélanges qui brouillent et barbouillent tout, et c'est l'évidence ; que le couteau était fort économique : il s'en moquait bien ! Fidèle à sa consigne du silence, je pense qu'il taisait ce qui lui importait le plus. Grâce au couteau, il avait enfin trouvé, en peinture, cette libre inspiration de ses dessins à la plume. Il n'y a rien de plus maladroit qu'un couteau à peindre, même si le peintre est fort adroit (Alain, formé pendant des années à la presque miniature, était fort adroit !) Qu'on veuille bien réfléchir à cette petite truelle, propre à mastiquer plus qu'à peindre, et tout, si l'on veut peindre, comme si l'on raclait ou mastiquait. Aux dimensions d'un format honorable, on joue au maçon. Cela fait naître, sous la truelle, des craquelures et bigarrures, à singer les vieilles murailles, et des bonheurs par l'écrasement des couleurs, de la surface à la profondeur, ou bien ces balafres lisses, qui sont chemins ou nuages, comme Wlaminck savait les faire. L'idée peut encore conduire comme elle conduit l'entrepreneur ou l'ingénieur. C'est le péril. Je me suis demandé parfois si Cézanne n'avait pas conquis sa peinture, divine peinture, chose d'âme, contre sa peinture au couteau. Mais l'entêtement pour le 4 X 19 change tout. Miniatures à la truelle ; ce n'est plus truelle ni miniature. Quand le peintre, qui a le regard si juste, serait tiré vers la miniature, à l'inverse la truelle rétablit le chaos. Avez-vous vu de ces marins bretons qui sautent d'une barque à leur gros bateau sans ôter leurs sabots ? Aussi lestes qu'en espadrilles ; mais de plus d'équilibre, par leurs sabots.

On ne manquera pas de me dire que j'invente. Oui, j'invente. Regarder un tableau, c'est l'inventer de nouveau. Le tout est de l'inventer comme il est. Si je ne l'invente pas, je dors devant. Et si je dors, est-ce un tableau ? Le spectateur est toujours en retard, un peu trop dormant. Il n'aura jamais cette invention, qui fait le peintre. Il ne voit que la croûte finale, qui se superpose à tout un remous d'inventions pour ou contre et dissimule, par une sorte d'évidence, les hésitations, les reprises, les décisions, les unes décevantes, qui peut-être détruiraient tout, et les autres décisives. L'idéal du spectateur est d'être peintre. Mais c'est le peintre qui devient spectateur, sa peinture peinte. Jamais au point cependant de regarder son œuvre comme l'ingénieur regarde la route. On devra réparer la

route, mais elle est finie. Un tableau, un poème, le chemin des dunes ne sont jamais finis.

Boîte refermée, pliant replié, de son même pas que nul n'aurait pu presser, Alain reprenait le même chemin, tout à fait silencieux en ces retours, comme s'il venait de se confirmer en quelque vérité d'importance. On pouvait dire que c'était tout simplement les approches du soir, la douceur, la sérénité qui ne font qu'un avec l'art et le bonheur de voir et qui sont la récompense du peintre. Mais ce n'était pas assez dire. Quelles journées, qui commençaient à l'aube, la force vive du matin réservée à l'écriture sans rature puis quelque lecture ou de longues improvisations, fugues ou préludes, au clavier ! Ce n'était, du matin au soir, qu'un exercice alerte, une expérience continue de joie et de création ; la boîte à couleurs et le petit format une expérience au même rang, et plus instructive, je le pense, d'être restée jusqu'au bout celle qu'il reprenait à chaque été, seulement pendant l'été, entre océan et dunes ; où il lui fallait presque retrouver et débiter comme un débutant, se lancer, risquer, inventer, l'art de peindre à l'opposé de cette pensée d'ingénieur qui voudrait régenter et tyranniser logiquement et dogmatiquement. Alain le philosophe n'était pas cet autre Alain aussi, qui était un artiste, musicien ou peintre, à côté du philosophe. Musique et peinture ne faisaient point les vacances ou les récréations du philosophe. L'art n'était pas ce domaine étranger que le philosophe se devait, par tradition, de visiter, de décrire et d'annexer tant bien que mal à la philosophie. C'était plutôt la pratique des arts, il me semble, qui instruisait le philosophe de ce qu'il y a de plus secret dans la pensée, de plus obscur et de plus caché dans le philosophe et donc dans la philosophie. Il aimait à se répéter le mot du vieux Michel-Ange qui se hâtait vers ses brosses et vers ses ciseaux et disait qu'il allait à l'école. Lui aussi aurait pu dire qu'il allait à l'école, à celle du philosophe, quand, chaque jour, à main droite, en sortant de sa maison, il reprenait le chemin des dunes.



## **Avertissement aux *Cahiers de Lorient***

En juin 1951, à la mort d'Alain, quand il n'avait encore que si peu de lecteurs, mais si fidèles, dont beaucoup avaient suivi l'homme et l'oeuvre, oeuvre par oeuvre, il aurait suffi du titre pour les avertir. Lorient, c'était tout dire. Ils imaginaient aussitôt le jeune professeur tiré de son Pontivy monastique, où deux classes ne lui faisaient que trois élèves, entre un Aristote monumental et le château de Rohan. Pontivy a beau s'obstiner à son vide et à son silence toutes les boutiques fermées à sept heures, le château qui n'est qu'un château vide, le silence du champ de foire, il n'est plus qu'un simulacre de ce Pontivy où M. Chartier (col empesé, redingote, agrégé de Philosophie, ancien élève de Jules Lagneau plus que de l'École Normale) passait de ses trois élèves à son Aristote, le grand cahier d'un *Commentaire* toujours ouvert. Le début d'un vrai professeur est toujours au plus grave ; il se sent le responsable de ce qu'il sait et très indigne d'être le responsable. Ce qu'il sait, il le sait si mal, il le connaît si peu ! Nous n'avons que des caricatures, là-dessus. Le littéraire qui écrit du professeur a trop de remords inavoués, la plupart du temps, pour se priver de toute littérature.

Ce n'était pas un pédant grincheux, un myope de trop de lecture, que Paris envoyait chez les Rohan en ambassadeur de la philosophie, mais un superbe garçon, l'oeil bleu, le sourire, l'aisance, la hardiesse et la politesse, taille : 1 m 83, et les épaules assez larges pour porter Aristote, les Stoïciens, Platon, tous les philosophes, toute la philosophie toujours vivante. Il n'y avait point de rapport, dira-t-on, entre la force, le savoir, le génie peut-être de cet ambassadeur et la douce somnolence des tilleuls de Pontivy. Nous autres, nous réserverions les talents aux capitales. C'est ce que nous appelons, sans prudence, l'organisation de la démocratie. A cette période héroïque de l'enseignement en France, on dépêchait le meilleur élève d'un Jules Lagneau aux tilleuls de Pontivy, trois élèves parmi les tilleuls. Il en est de l'Administration comme de la Providence on croit d'abord qu'elle dort, et puis, même si elle dort, on finit par lui prêter de vastes combinaisons dont les conséquences sont admirables. Supposez le brillant agrégé que le hasard (ou la Providence) désigne au Tsar ou à la Reine de Papouasie ; il y brille, il y file, comme brille une étoile filante. Il y aurait eu un Émile Chartier directeur de l'opéra ou de ce qu'on voudra. Cela n'aurait pas changé grand-chose au silence du château, au vide

du champ de foire. Lagneau aurait eu sa statue de bronze ; Mais Alain n'aurait pas écrit, n'aurait pas signé Alain les *Souvenirs concernant Jules Lagneau*.. Il fallait que cette tranche d'âme, comme disait Timée, fût jetée administrativement à Pontivy, pour s'y enfouir, pour s'y gonfler d'Aristote, de province, de silence, d'érudition, de méditation, d'un sérieux comparable au sérieux de Jules Lagneau, y germer un an pour éclater quand arriverait le printemps.

Le printemps, ce fut Lorient.

Alain disait, en parlant des *Cahiers* que voici : mes *Cahiers de Lorient*. En fait, ce fut à Lorient qu'il acheta le premier des trois cahiers. Le plus gros de ce qu'on va lire ne fut sans doute écrit qu'un peu plus tard, à Rouen, et surtout à Paris. Mais c'est à Lorient que le professeur Chartier prit cette décision d'écrire comme écrit un écrivain de langue française, comme n'écrit pas tout à fait un professeur. L'illustre Durkheim, qui s'entendait aux fastes de son éloquence, mais qui se ternissait et se barbouillait d'université dès il écrivait, avait dit au jeune Chartier, dont il avait corrigé l'une des trois copies d'agrégation : "C'est trop bien écrit". Ce devait être Mortagne-au-Perche qui bleussait et qui fleurissait déjà dans les austères copies. Ce n'est pas permis !

Un écrivain de race est un homme qui ne supporte pas de rédiger au lieu d'écrire. Rédiger, c'est écrire quand tout est pensé. Par exemple, on met au point sa thèse, comme on dit, et puis l'on rédige. L'invention a produit, et l'on expose les produits, comme on exposerait dans des vitrines. L'écrivain de race fleurit comme la plante fleurit. C'est sa pensée qui fleurit. Le style, celui qu'il a et comme il l'a, n'est pas une façon d'ordonner ou d'éclairer les produits déjà produits. C'est la grâce, c'est la lumière justement de cette fleur ou de cette pensée qui fleurit. Imaginez vous, sans en rire, du lilas qui serait d'abord fleur de lilas, et puis l'on ajouterait, de l'extérieur, la couleur inimitable et l'inimitable parfum ? Si mon lecteur a quelque goût d'Aristote, peut-être songera-t-il qu'il n'est pas indifférent de se préparer par Aristote quand on est travaillé comme était le futur Alain, de ce désir profond d'être un jour un écrivain de langue française, nativement, naïvement, comme on est un enfant de Mortagne-au-Perche. Nos sophistes aujourd'hui sont ceux de toujours. Ils ne jouent du langage ou du mélange des langages que pour nous faire tourner la tête : grec, l'hébreu, les citations, les à-peu-près, des rumeurs de tout. Cela se superpose aisément à ce qu'on expose. Une façon comme une autre d'attirer le regard vers la vitrine. Admirez un peu plus l'oracle de M. Durkheim : Alain, dès le concours d'agrégation, avait accepté de collaborer à la *Revue de Métaphysique et de Morale*. C'était une revue jeune, comme nous dirions. Pour Alain, la revue de ses camarades et de sa génération. Au fur et à mesure, il a découvert que ce n'était pas sa revue, qu'il était et qu'il n'était pas de sa génération. Il y collabora, bon gré mal gré, jusqu'en 1907. Certes, j'admire la vaste étude sur Hamelin, mais, malgré moi, j'y sens quelque chose de guindé, qui n'est pas de la pure manière d'Alain. Le nom d'Alain signifie la liberté et le naturel du naturel

: oser dire sans avoir à ménager Dieu ni le Diable. André Maurois, qui nous ramène toujours d'Alain à Montaigne, a bien raison. Il n'est pas sûr, passé Montaigne, que le Diable ou que Dieu, à force de hausser leurs voix, n'en aient pas trop imposé à l'homme simple.

Alain, par sa nature, était merveilleusement doué pour n'être qu'un homme simple. "Un homme purement homme", comme Descartes écrit parfois. Je suis persuadé qu'il y avait déjà de cet homme-là, dans son vouloir secret, quand il n'était qu'un écolier d'Alençon, plus tard aussi, dans la classe de Jules Lagneau. Et c'est grâce à cette simplicité, à ce naturel du disciple, que Lagneau a été sauvé de ce qu'il aurait pu devenir, en quelque transcription théologique. Grâce à Alain, et grâce au Dieu de Lagneau, Lagneau n'est pas Saint-Lagneau. Alain, lui par toute son oeuvre, s'est bien arrangé pour n'être que cet homme qui veut porter le nom d'Alain ; autant dire : le premier nom venu, lorsqu'on est à Pontivy ou à Lorient et que c'est un prénom que l'on appelle, à qui l'on répond, duc ou vilain, du champ de foire jusqu'au château.

Je ne décrirai pas Lorient, tel qu'Alain l'a connu. Dans *Histoire de mes Pensées*, dans *Portraits de Famille* aussi, on trouvera le Lorient de ce temps-là, qui fut le temps de la fameuse Affaire Dreyfus, l'Affaire. Mais c'était d'abord Lorient. Après Pontivy qui dort refermé sur soi, dans un cadre aux courbures d'eau, Lorient, c'était l'ouverture et l'aventure. La guerre, qui a presque tout détruit à part deux ou trois rues, n'a pas pu détruire Lorient. Quelques mois après les derniers combats, tout revenait à Lorient, les pêcheurs et les poissons. Cette ville improvisée, au hasard des planches, donnait les promesses d'un grand port. Mer et ciel, la nature est la plus forte ! Et, si c'est à Lorient, pour la première fois, qu'Alain a vécu la politique, dans une exaspération de justice et de jeunesse, c'est aux marches de Lorient qu'Alain a médité et qu'il a aimé la mer. On allait en carriole, le jeudi ou le dimanche, jusqu'à l'estuaire de la Laïta, qui est un fleuve profond et qui n'est pas un fleuve ; plutôt une brèche où la mer remonte, une forêt de légendes autour. Un passeur vous passait d'une rive à l'autre. A l'autre, c'était une espèce de port, un café Jacob, des barques à l'ancre. L'eau de l'estuaire roulait ou reflétait. A l'instant de la mer étale, c'était un miroir incomparable. Jules César, disait-on, était venu jusque-là. Du temps de Jules César, il n'y avait pas cet hôtel tout neuf qui, d'une année l'autre, se faisait une célébrité de langoustes et de homards. Mais ce n'était ni César ni le homard qui devaient rendre ce rivage solidement célèbre. Vers ces temps où le professeur Chartier venait se régaler, dans l'innocence du jeudi et du dimanche, on contait que des peintres, qui peignaient de façon si grossière que cela donnait à rire, logeaient et prospéraient là-haut, en haut de la côte, à l'auberge de Marie Poupée. On connaissait le nom du plus vieux. C'était un Monsieur Gauvain... Le vent seul se souviendrait de ces croisements qui ne furent pas des rencontres. Le petit port aux barques, dont l'eau était si sombre

qu'elle en était noire, se nommait Pouldu, c'est-à-dire "trou noir". Ce n'était alors qu'un nom comme tant d'autres.

En haut, c'est une sorte de plateau. Il faut croire que le jeune professeur a plus d'une fois remonté la route jusqu'au plateau. Quand il choisira le lieu de sa maison, trente ans plus tard, ce sera, en redescendant du plateau vers tout l'océan, ce creux de la grande dune, à cent pas de l'auberge de Gauguin et de Marie-Poupée. L'auberge n'était plus qu'un hôtel, mais l'océan, mais le ciel étaient les mêmes, la dune et la campagne à peu près. C'est dans sa petite maison des dunes que le philosophe écrivit, dans l'arrière-été qui est l'été des philosophes, *Entretiens au bord de la mer*, *Les dieux*, *Histoire de mes pensées*.

L'Alain de ce bel été, qui avait tant écrit, qui souriait parfois d'avoir tant écrit, qui avait aussi beaucoup déchiré ou brûlé, gardait une tendresse de coeur pour certains écrits de sa jeunesse. J'énumère : - ce qu'il appelait son Définitif (nous dirions Diplôme) sur la doctrine de la représentation chez les Stoïciens ; - son commentaire à la *Métaphysique* d'Aristote, de son année de Pontivy ; - des *Méditations sur la mécanique*, qui font comme une première version, mais dogmatique, des *Entretiens au bord de la mer* ; - enfin ses *Cahiers de Lorient*, que voici. Je mets à part aussi les *Cahiers*, parce qu'ils sont à part.

Les autres écrits sont de l'ordre de l'analyse abstraite. Ils vont à déterminer les Principes. Quand nos cadets reprendront l'oeuvre d'Alain, de bout en bout, il faudra bien qu'ils suivent Alain dans la scrupuleuse détermination des Principes. Il aurait pu écrire, vers les années 1903-1906, une sorte de *Court Traité*, qu'il n'a pas eu l'humeur d'écrire. Les *Lettres sur la philosophie première*, qui sont de 1911, en sont comme un abrégé ou une esquisse. Et c'est un problème encore que de se demander pourquoi Alain n'a pas écrit son court traité, malgré l'humeur. Le démon de Socrate n'était peut-être que le nom que Socrate donnait aux conseils de son humeur. Alain, comme Socrate, avait ses raisons à lui pour se fier aussi à son humeur.

Quand, de propos délibéré, il brûla ses trois cents pages d'*Analyse*, parce qu'elles n'étaient que de la philosophie abstraite, sans doute savait-il mieux ce qu'il ne voulait pas que ce qu'il voulait ; c'est l'ordinaire. Pour refuser d'être Déroulède, ou même Rostand, ou l'un parmi tant d'honorables et de vénérables, il suffit de revoir ou de relire ; on se réjouit d'avoir pris parti, même si l'on ne se souvient pas de l'avoir pris. Au sujet de la philosophie, et surtout si l'on veut écrire, le discernement est plus délicat. Pratiquement, Lagneau n'avait rien écrit. On pouvait donc ne pas

écrire. Une tradition de parler et de ne pas écrire remonte aux plus nobles temps de la philosophie. Ni Pyrrhon, Arcésilas ni Carnéade n'ont rien écrit. Platon, dans le *Phèdre*, sourit comme de bagatelles de toute cette philosophie qu'il écrit. La véritable philosophie est donc celle qui se pense et qui se parle quand on enseigne ? Nous avons gardé les *Cahiers* d'Aristote, le professeur et les écoliers inextricablement mêlés. Porphyre n'a fait que transcrire quelques leçons de Plotin. Que garde t-on ? une formule, un geste, un rire de la voix, moins une idée qui serait fixe comme une étoile qu'un mouvement vers cette étoile. Or je suppose que les pages d'*Analyse*, qu'Alain brûla, devaient étaler, pages après pages, comme un planisphère du Ciel des Idées. Il aimait il admirait ces sortes de planisphères tels qu'il les trouvait dessinés à grand renfort de patience et de logique chez Hegel ou chez Hamelin, chez Kant d'abord. Il jugeait que tous étaient excellents, ou que tous étaient faux, si l'on préférait. Il n'était que de s'entendre sur ce qu'on demande à une carte, des étoiles ou des idées. C'était un de ses plaisirs, chaque année, d'acheter l'Annuaire du Bureau des longitudes. Ces Messieurs des Longitudes, comme il disait, savent bien qu'un horaire n'est qu'une idée, qui ne prend son sens que par les réelles marées de la mer, tandis que les philosophes, et les mieux doués, ont toujours l'air de revenir du pays des idées et d'accuser notre terre de n'être pas ce pays là-bas. Le propre d'une idée, dès qu'un philosophe la forme, est de s'échapper verticalement jusqu'à la sphère de cristal, ou jusqu'à la page de papier, où elle devient une idée pour toujours.

Ce qu'il faudrait, songeait le jeune philosophe, c'est retenir longtemps l'idée, comme Lagneau la retenait, l'apprivoisait, une fois de plus à sa boîte à craie, à l'encrier, qui n'étaient pas tant des exemples (les exemples de professeur ne sont que des exemples) que des objets, un encrier, une boîte. Que serait l'objet sans l'idée ? Mais si l'on vole l'idée, si l'on s'enfuit, on ne tiendra plus ni l'objet ni l'idée, comme Lagneau les tenait et les retenait. L'idée (se disait-il) n'est une idée qu'à l'état naissant. On nous fait rêver sur l'iode ou sur l'oxygène. Mais l'idée ! Et par quelle grâce (le mot n'est pas trop fort) naîtra et renaîtra l'idée, comme si elle était l'idée toute neuve et la même idée à chaque fois ?

Une expérience quotidienne a dû instruire le philosophe, celle du cours à faire, ou que l'on fait, ou que l'on a fait. J'en appelle à tous ceux qui ont l'expérience de cet étrange métier, qui peut devenir un métier, qui n'arrive jamais à l'être. Chacun essaie de s'en tirer au mieux. Je laisse en dehors ceux qui ne s'en tirent que par la dictée de terreur ou par la discipline. Ce ne peut être que moyens préparatoires, souvent utiles si l'on ne considère que le préparatoire. Un jeune philosophe, s'il est philosophe, ne renonce pas à son métier facilement.

Qui prépare son cours jusqu'à l'écrire tout n'aura plus, le cours venu, qu'à le lire. Ainsi font tant de conférenciers ou de professeurs, certains d'entre eux fort séduisants. Un maître de diction réduira la fatigue, en apprenant à poser la voix, à ralentir, à ménager des silences. Il y en

avait un à l'École Normale, quand Alain était élève à l'École. Il m'a raconté cent fois comment un vieux sociétaire de la Comédie, qui se nommait Mauban, et qui ne jouait plus que Thémène avait inventé ce premier exercice de diction pour Normaliens : " Faites trois pas... et dites : Antoine !..." Rien de plus utile pour des Normaliens qui n'ont plus qu'à exposer sans penser que ces trois pas et cet Antoine du vieux Mauban... Alain préparait longuement, par écrit toujours ; mais il ne lisait en classe son papier que pour s'accuser de le lire, transformait tout, improvisait, accumulait les difficultés, comme s'il avait hérité de Lagneau cette conviction héroïque qu'un cours qui ne détruit pas le professeur ne mérite pas le nom de cours. Le plus cruel est que toute la cervelle dépensée l'est à jamais. Plus un professeur est professeur et plus le professeur chasse l'écrivain et l'exténue. Il s'accoutume dangereusement à ne se reconnaître soi que devant son auditoire, dont il est la proie. Henri Mondor m'écrivait un jour, en forme d'ordre : " ne vous laissez pas dévorer par l'Université." C'est qu'elle dévore. Alain pouvait toujours, en revenant, reprendre ses notes de préparation, les recopier, les ranimer vaille que vaille, mais ce n'était plus la déesse qui apparaissait et disparaissait. On comprend que les plus sages sont ceux qui lisent tout sans se fatiguer. Un certain genre de sagesse n'était pas dans la nature d'Alain. Il écrira dans ses *Cahiers* : "Quand on a perdu la violence on a tout perdu".

Certainement, après le quasi-monastère de Pontivy, Lorient fut un temps de violence. Pour et contre soi. Pour et contre soi professeur. Ce métier étoufferait. Pour et contre le bonheur, ou du moins une certaine idée qu'on se ferait du bonheur. Qu'on ne s'y trompe pas, ce qu'on lira ici des femmes ne vient pas de quelque séminariste laïque que tourmenteraient les concupiscences de la chair. La pudeur d'Alain, qui fut parfois remarquée, procédait d'une force de nature, nous dirions d'une vaillance imperturbable. Certaines choses allaient de soi, comme le sommeil et l'appétit de nourriture. S'il refusait Armance, c'était parce qu'il ne voulait pas croire aux défaillances de Stendhal. Les bonnes filles, celles pour qui les mêmes choses allaient de soi, n'étaient pas du tout celles contre qui il se barricadait. Au Vésinet ou au Pouldu, Entre amis, quand on le ramenait au Lorient de sa jeunesse, il hésitait un instant au bord du récit, puis, dans une perfection de récit dont je ne puis donner l'idée, il contait ce que nous autres nous savions presque par coeur, les officiers de la Coloniale et de la Marine, les petits journaux qui livraient de grands combats, la propagande laïque et les conférences dans les villages bretons, où la physique élémentaire, la seule utile pour l'esprit, retrouvait sa vocation épicurienne, Mgr l'Évêque de Vannes qui tenait ferme pour l'existence du Diable et ces enragés de jeunes conférenciers républicains qui tenaient contre. Et, comme par une porte entrouverte (Alain conteur toujours discret), on apercevait un instant quelque belle affranchie à coiffe lorientaise, comme cette Grande-Joséphine, une odalisque de lecture, tout le jour du jour étendue à lire ; Alain, journaliste improvisé, la fournissait de romans, et, s'il fallait croire quand il contait, le jugement de la Grande Joséphine était infaillible. La passion politique, si refroidie

ou frelatée de nos jours, fut, à l'époque de l'Affaire, la seule et la vraie passion ; toute passion se ramenait à celle-là. Cela se voit à toutes les pages des *Cahiers* , à propos de Racine et du langage noble, à ces portraits de prêtres qui sont griffés et balafrés comme du Daumier. Le dedans du jugement sur les femmes est politique, lui aussi.

Qu'était-ce donc que la passion politique ? C'était un enthousiasme, qui était de religion autant que l'autre religion (deux religions et deux politiques), une chaleur de coeur qui renouvelait à chaque occasion le choix que l'on avait fait de certains principes. Dans le cas d'un jeune philosophe, que son métier et sa formation obligent à vivre la bonne part de sa vie parmi les principes, qui sait ce que principe veut dire, à quoi il engage, la passion politique ne pouvait se contenter de quelque victoire syndicale ou électorale, ni même de la révision d'un douloureux procès. C'était toute une vie à vivre, en s'expliquant la vie d'après les principes. Et n'est-ce pas le mouvement naturel (qu'on le nomme humeur ou démon) d'avoir besoin d'expliquer à tous ce que l'on s'explique à soi, non pas à telle assemblée ou tel congrès de doctes et d'initiés, aux lecteurs de la *Revue de métaphysique et de morale*, par exemple, mais à l'officier de la Marine ou de la Coloniale, à la Grande-Joséphine aussi bien ? Toute cette recherche inlassable, qui risquait de s'enfermer en soi, et qui ne pouvait guère aboutir qu'à un *Court Traité* (et même s'il n'avait pas été si court !) à midi, à quatre heures, quand la classe était finie, à l'heure de baguenauder et de lire les gazettes, quand on suffoque d'indignation à les lire, quand on prêche une croisade nouvelle, c'est encore sa même recherche monastique que reprend le philosophe, pour soi, pour les autres, la même au café, la même, le jeudi ou le dimanche, à l'hôtel des homards, sur l'autre rive de la Laïta. Mais ce qui change tout, ce qui fait tout revivre ou vivre, c'est le langage natal, la façon de dire, le chant qui s'essaie ; la marée aussi, qui remonte lentement l'estuaire ou qui roule en descendant, le ciel d'océan composé de palmes idéales, comme un ange composerait le ciel. Alors, on achète un cahier, celui qui fut le premier, et enfin l'on ose écrire comme un professeur ne saurait pas. Ce n'est qu'un début un début secret, jalousement, de soi à soi, car rien n'est si simple. Surtout, n'allez pas lire ces *Cahiers* comme vous liriez *Les Idées et les Âges*, les *Entretiens* , *Les Dieux*.

On a le droit d'être jeune et de ne pas savoir qu'on écrira *Les Dieux*, à l'arrière-été de son été, dans une Bretagne dorée de l'or de toutes les pensées du monde. Ce n'est que l'Alain des *Dieux* qui écrira : "On ne se lasse pas de la sérénité". Je ne voudrait pas dire ce que le jeune Alain de Lorient aurait pensé de l'Alain des *Dieux*.. Vieux, le plus souvent, on se pardonne d'avoir été le jeune que l'on a été. Mais le jeune, qui fut si

jeune, n'est plus là pour dire s'il aurait l'humeur de pardonner au vieillard, qui parle seul pour sa jeunesse et sa vieillesse. Si l'Alain de toute l'oeuvre d'Alain, a préservé ces *Cahiers*, où la prose d'Alain est née à la prose, poésie dans la prose comme l'aquarelle dans le dessin, ou comme un songe léger dans l'idée, c'est peut-être pour que le dialogue un jour s'engage entre le jeune Alain et l'autre Alain. A ne considérer que la forme, la forme accomplie réduirait la débutante et l'hésitante à s'avouer débutante. Ce serait un abus de force. La jeunesse ne serait alors la jeunesse, elle n'aurait de génie que pour s'immoler à sa propre réussite. Cela ferait trop penser à ces jeunes de la guerre, qui sont morts si jeunes.

\*            \*

\*

## Présentation du premier volume des Propos d'Alain dans la collection de *la pléiade*

L'honneur de la présente édition revenait de droit à Michel Alexandre. Il y eut apporté des soins, dont j'avoue que je ne sais point capable. Animateur incomparable, admirateur lucide et passionné, il connaissait mieux que personne les quelque cinq mille Propos, qui lui étaient un monde où il virait, où il se dirigeait sans erreur, disant aussitôt la date, l'occasion, les variantes, les recueils successifs où tel Propos, comme une toile de Maître, avait fait halte. Il aurait eu des raisons de ses choix, de vraies raisons. Toutes ces richesses irrémédiablement perdues, puisque nous l'avons perdu. Je pouvais accepter d'occuper sa place mais non point me flatter de le remplacer. Ayant donc à faire un choix, j'ai sollicité des avis, mais enfin j'ai tranché selon mon humeur ; je puis la parer de raisons, mais je préfère mon humeur sans tant de raisons. Tirer au concours six cents Propos ou un peu davantage, c'était y perdre ma tête. J'ai répudié toutes les règles ; sinon celle que j'aimais à peu près tout, qu'il fallait donner de tout, ne pas oublier un de ces Alain qui sont Alain. Ni le jeune, qui est déjà l'admirable, vif, agressif, pensif, le feutre sur l'oreille, le cœur à tout, ni l'autre, dans la lumière de la plus belle lumière, comme il n'y avait pas eu de lumière depuis Platon. Ni les livres préférés, ni les oiseaux, ni les astres, ni les boutades, et presque les manies, dont il souriait, cet entêtement qui ne faisait qu'un avec son génie. Je songeais aussi à ces préférences particulières, de tel lecteur pour tel Propos. Henri Mondor, c'était *L'odeur du Réfectoire*, Gaston Gallimard *La jetée de Dieppe*. Et la petite fille an bord de la mer, je savais bien qu'elle s'appelait Gabrielle pour toujours. Je confesse que j'inclinai à cet Alain que j'avais suivi sur les sentiers de la Bretagne et des dieux, les rumeurs de la foule n'étant plus que des rumeurs amorties, nulles si le rossignol chantait ou le rouge-gorge.

Rien, je crois, ne perd sa chaleur plus vite que l'occasion politique. Les cadets risquent de ne pas sentir tout le détail de ces combats au jour le jour, qui sont de vrais combats, à la vie et à la mort (la guerre est toujours au bout). Il ne reste plus que des noms, qui ne sont même plus des noms, sur la pierre levée d'un monument aux morts. Tant de sérieux serait donc frivole, et l'écrit politique aussi corruptible et fragile que la pâte grise de nos journaux ? Ou, pour expliquer aux cadets, notes sur notes, une conférence ininterrompue... Alain s'est toujours mêlé à tous les com-

bats. Cela devait le mener à faire campagne tout de bon après campagnes électorales. Il n'a jamais regretté ni renié, ni tout le diamant de ses flèches ni l'or loyal de ses raisons. Il a dit cent fois que sans la fièvre de la passion politique jamais il n'aurait découvert Alain. Celui qui écrira le comment et le pourquoi du combat quotidien, il ne perdra pas son temps. Travail d'historien ; et moi j'avais à garder Alain de L'Histoire. Le philosophe dominait, dès le début dominait. J'ai achevé Messieurs les Ministres, si évidemment mortels ; mais ils sont déjà bien morts, et la Politique du Philosophe brille d'une lueur aveuglante et fixe, au-dessus des morts pêle-mêle.

Que je sache, on ne pourra pas me reprocher d'escamoter guerre et paix. Par endroits, ce n'est presque que le journal d'un homme qui revient de la guerre. Je n'ai pas éludé, je n'ai pas adouci. J'ai sauvé de l'oubli des pages terribles, parce qu'elles étaient terribles. Mais j'ai laissé tomber la poussière de la dispute, et toute poussière à la poussière. A regret toujours, car il y avait de l'éternel partout mêlé. Mais alors il faudrait publier tout ! On pourrait. Les cadets de nos cadets liront tout, s'ils lisent, se moquant des notes, inutilement agréables, comme sont les notes.

Ne craignez rien. Passion jusqu'au bout, rire, indignation généreuse, enthousiasme, Alain moins journaliste, ou, s'il vous plaît, ce journaliste de l'éternel, c'était toujours Alain. De haut. Celui qui, jeune, expliquait le moulin, l'écluse, la mouette, les astres ; et c'est ainsi qu'il se voulait expliquer la guerre quand il l'eut faite. Il y avait de cette musique-là dès le début. J'espère que mon oreille ne m'aura pas trompé. Et c'est vrai que dès le début c'est beau, mais, de mes dunes, j'ai couru au plus que beau, qui fut contesté, que nul ne pouvait prévoir, et qui sera le plus beau de la prose de notre temps.

On dira... qu'il fallait ménager, préparer, que cela tombe de tontes parts, que c'est une rude épreuve pour le lecteur, trop de pensées, trop de tout. Ce livre fut composé pour le lecteur qui n'a pas trop de tout. Qu'il ouvre au hasard, il sera comblé. A certaines années (1921, d'autres), j'ai choisi comme an hasard, honteux de choisir.

C'est tant mieux si mon choix n'apparaît qu'un choix. Le lecteur peut-être se dira qu'il y a la masse—quelque cinq mille Propos ; et qu'il y a les œuvres par-delà (les chefs d'œuvre) qui sont œuvres par le lien d'un chapitre à l'autre, et par l'ensemble. Si le lecteur demandait : "Qui est Alain ?" j'aurais gagné

J'avais à présenter l'homme, la vie, la carrière, aussi. Mais comment, sans écrire un livre plus épais que celui-ci ? Ou bien... se résoudre à être bien plat, du plat d'une notice, comme il est d'usage ? Le regard bleu de mon maître m'eût arrêté

Gabrielle Landormy (Gabrielle), sa veuve, vint amicalement à mon secours. Nous avons de nouveau compulsé des liasses familiales. Alain y parlait d'Alain, librement, de cette manière à lui, simple et directe. Nous avons les dédicaces à Mme Morre-Lambelin (Examens, comme dit Corneille, plus que dédicaces), de la correspondance intime, des esquisses de biographie, ou d'aventure il s'amusait à se dire, comme un autre ne pouvait pas. Peut-être suffisait-il d'établir une chronologie, l'homme et son œuvre ensemble ?

De précieux cahiers apportaient un témoignage, humainement le moins contestable. Si, par exemple, les dates des Propos d'un Normand sont celles de la Dépêche, après 1921 nous étions à même, dans la plupart des cas, d'indiquer la date de la composition. Notre travail consistait alors à transcrire le plus au plus exact. Je ne puis apporter les preuves. J'indique où, plus tard, les érudits les trouveront.

Par ces fragments juxtaposés, tous, on peu s'en faut, inédits, je voudrais avoir disposé les éléments d'un portrait d'Alain par lui-même, ceux aussi d'un jugement de l'œuvre par l'auteur. Fragments de fragments mais non pas citations tronquées. La place manquait ; que ce soit mon excuse, en attendant.

\*            \*  
                 \*  
                 \*

## INDEX DES NOMS

- Achille,33,40  
 Aladin,30  
 Alexandre,20,63  
 Anaximandre,45  
 Anaximène,45  
 Arcésilas,59  
 Aristote,14,44,51,52,56,57,58,59  
 Arnauld,7  
 Aron,1  
*Bach*,4  
 Balzac,32  
 Barlow,41  
 Barrès,14  
 Baruzi,41  
*Beethoven*,4,19,31  
 Bergson,16,39  
 Bernanos,32  
 Bost,1,49  
 Bourgne,2  
 Carnéade,59  
 César,13,21,27,30,58  
 Cézanne,54  
 Chateau,41  
 Claudel,41  
 Comte,19  
 Debray,3  
 Descartes,6,15,16,19,20,24,25,37  
     ,39,41,43,45,57  
 Dickens,52  
 Dreyfus,58  
 Durkheim,14,57  
 Epictète,38  
 Esope,21  
 Ésope,30  
 Filiger,53  
 Gallimard,7,63  
 Gauguin,33,52,53,58  
 Gide,53  
 Goethe,14,20  
 Hegel,19,41,59  
 Homère,7,39  
 Horace,7,32,35  
 Huart,3  
 Jupiter,21,27,30  
 Kant,11,35,37,41,59  
 Lachelier,41,49  
 Lagneau,3,10,11,15,16,17,18,20,  
     25,39,40,41,46,52,56,57,59,  
     60  
 Landormy,2,64  
 Lavelle,38  
 Mallarmé,8,35  
 Marc-Aurèle,18  
 Mauban,60  
 Maurois,1,42,57  
 Merleau-Ponty,2  
 Meyer de Hann,53  
 Michel Ange,10  
 Mondor,1,8,14,30,60,63  
 Montaigne,15,18,57  
 Morre-Lambelin,64  
 Newton,51  
 Nietzsche,14

Pétrément,1  
Philoctète,32  
Platon,10,15,16,19,21,37,42,52,5  
6,59,63  
Plotin,59  
Porphyre,59  
Prévost,49  
Proudhon,14  
Proust,43,45  
Pyrrhon,59  
Rastignac,23  
Renouvier,14  
Rolland,20  
Rubempré,23  
Sacy,1,37  
*Schumann*,4,24  
Serusier,53  
Sévigné,30  
Sipriot,2  
Socrate,14,15,38,41,59  
Spinoza,11,15,16,32,39,42,47  
Stendhal,15,23,37,60  
Stoïciens,15,56,58  
Thersite,32  
Tibère,27,30  
Ulysse,33  
Valéry,21,28,31  
Van Gogh,26  
Waroquier,1  
*Weil*,47  
Wlaminck,54



## Tables des chapitres

PRÉFACE .....	1
DÉDICACES D'ALAIN A SAVIN EN GUISE D'INTRODUCTION .....	6
ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE D'ALAIN .....	13
EN BRETAGNE AVEC ALAIN .....	22
POSTFACE D'EN BRETAGNE AVEC ALAIN ou EN CLASSE AVEC ALAIN .....	37
SUR LE CHEMIN DES DUNES, AVEC ALAIN .....	51
AVERTISSEMENT AUX <i>CAHIERS DE LORIENT</i> .....	56
PRESENTATION DU PREMIER VOLUME DES PROPOS DANS LA COLLECTION DE <i>LA PLEIADE</i> .....	64
INDEX DES NOMS.....	66